

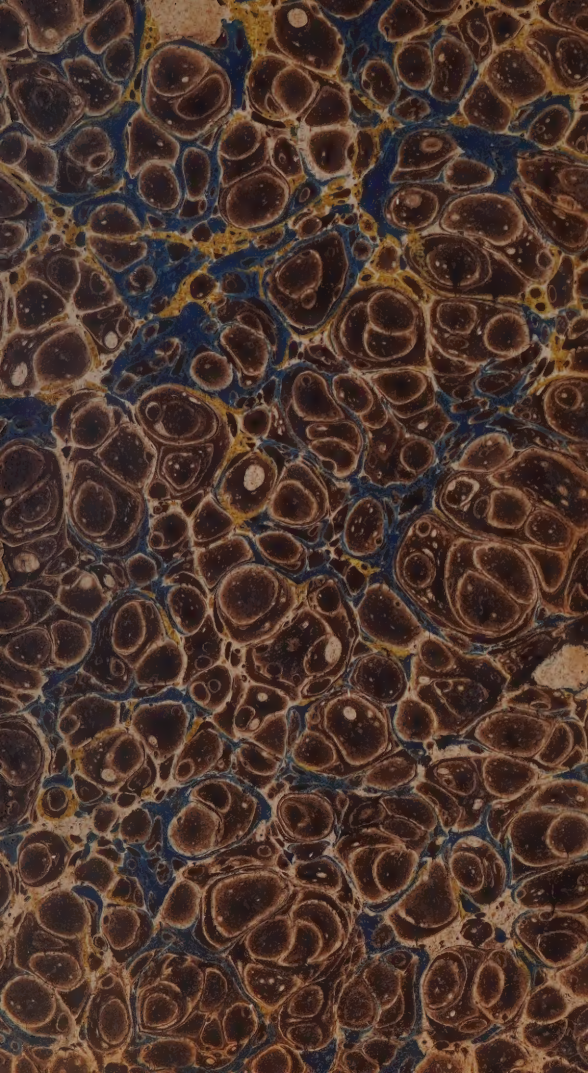


Pensonnat de
M^r Gauthier

pria d'analyse
merito pour

P. Contre

L.





MARIE

LA FILLE DE L'AVEUGLE.

Cet Ouvrage étant propriété, on
poursuivra les contrefacteurs.



Frontispice



MARIE

MARIE

LA FILLE DE L'AVEUGLE

ou

ce que Dieu fait est bien fait

Par M. de Cuvry

TROISIÈME ÉDITION.



Paris

CHEZ MARTIAL ARDANT, FRÈRES,

Rue Hautefeuille, 14.

à Limoges, même Maison.

GIBERTON ET BRUN,

Libraires de l'Académie,

LYON. PETITE RUE MERRIÈRE-11.

MARIE

LA FILLE DE L'AVEUGLE,

OU

CE QUE DIEU FAIT EST BIEN FAIT.

PAR M^{me} DE CIVREY.

QUATRIÈME ÉDITION.

AVEC GRAVURES.



PARIS ,

A LA LIBRAIRIE DE LA JEUNESSE,
CHEZ D. BELIN , LIBRAIRE-ÉDITEUR ,
QUAI DES AUGUSTINS, 17.

—
1837.

MAILED

LA BIBLE DE L'AVANTAGE

IN

CHRONOLOGICAL ORDER

AND BY THE

REV. J. H. WATSON

OF NEW YORK

MADE

A LA SOCIÉTÉ DE LA BIBLIE

CHRONOLOGICAL ORDER

AND BY THE

REV.

AUX PARENS

ET

AUX INSTITUTEURS.

Le nombre des ouvrages que l'on est convenu d'appeler *Livres d'éducation* est aujourd'hui considérable; mais il n'en est qu'un très-petit nombre qui ne présentent pas quelques-uns des défauts que nous allons signaler, et dont le moindre, selon nous, suffirait encore pour les faire rejeter.

Confiés, presque toujours, par la négligence des éditeurs, à des hommes d'un médiocre savoir, ces livres sont remplis d'idées fausses, et cependant personne n'ignore qu'une donnée inexacte ou absurde, admise dans la jeu-

nesse sans aucun examen, peut nuire, pendant tout le reste de la vie , à la justesse et à la solidité du jugement.

Presque toujours aussi la morale la moins sévère serait blessée des tableaux hardis ou des expressions hasardées et de mauvais ton qui se rencontrent sous la plume de l'auteur. Ce danger si grave, est en même temps si réel et si bien connu des maîtres et des parens, que beaucoup d'entre eux ont renoncé à acheter un livre sur son titre , et ne demandent plus à la librairie les encouragemens et les récompenses qu'à certaines époques ils avaient coutume d'accorder à leurs enfans.

Le plus souvent, ces livres, dont la morale est aussi niaise que le style , sont au moins complètement inutiles, et le choix inconvenant des dessins , l'exécution maladroite des gravures ,

les contre-sens nombreux dont fourmille une impression peu soignée, ont, pour premier résultat, de ne donner à l'enfant aucune idée de ce qui est bien, et de l'habituer aux fautes d'orthographe et aux phrases inintelligibles.

Aucun ouvrage ne devrait enfin être destiné à la jeunesse qu'il ne renfermât quelques traits historiques bien choisis, quelques extraits de nos bons auteurs, des faits, des noms et des dates, des notions claires et abrégées de science ou de littérature, qui se rattacheraient dans la suite à toutes ses études et à toutes ses lectures. Les ouvrages d'invention, très-peu nombreux et écrits avec soin, devraient toujours avoir pour but le développement de quelque grande vérité morale. Il ne faut pas seulement amuser des enfans, il faut encore former des hommes.

le désespoir de ceux qui veulent le traduire ou qui prétendent l'imiter.

Plusieurs des ouvrages de Salzmann sont consacrés à l'éducation , et ils ne sont pas moins recherchés que ceux de Campe par ses compatriotes : il intéresse d'ailleurs ses lecteurs , il les frappe , il les étonne , et rien n'est plus attachant ni plus dramatique que son style. Dans l'ouvrage que celui-ci aura du moins le mérite de rappeler , c'est un Hussard prussien qui attaque et met à mort un Autrichien , et qui , aux cris de la femme de cet ennemi , adopte son enfant et lui sert de père. Un pareil événement cause quelque surprise , et le lecteur , vivement saisi par un tel début , est tout à son auteur , et devient , en quelque sorte , sa conquête. Joseph , qui est le héros de la nouvelle de Salzmann ,

est à peine sous la protection du soldat , que la trompette sonne , et que le cavalier , obligé de le quitter , se contente de lui laisser entre les mains le nom du village où habite la famille qui doit le recueillir. Cet abandon est fécond en résultats , et l'enfant , qui , avant tout , avait besoin des leçons de la nécessité , se trouve fort bien placé pour les recevoir. Il fait mieux , il en profite , et cet orphelin , ignorant et presque sauvage , devient dans la suite , par son instruction et par ses vertus , l'ornement et le bonheur de toute une famille.

Ce cadre ingénieux est rempli par Salzmann avec un grand talent , et j'ose espérer quelque succès , quand je songe avec quelle attention scrupuleuse j'ai marché sur ses traces. Si j'ai fait de légers changemens ,

c'est que nos mœurs , nos coutumes l'exigeaient , et qu'il fallait sacrifier un peu à cette susceptibilité que nous avons appelée *délicatesse française*. J'ai donc retranché les grands coups de sabre qui ouvrent le récit de Salzmann , et j'ai voulu que Marie , sans être livrée à elle-même , comme Joseph , se trouvât cependant comme abandonnée , ne sachant , non plus que le lecteur , que sa protectrice veille encore sur elle. Par là , j'ai conservé l'intérêt de la situation en accordant quelque chose à cet autre intérêt que la jeunesse de Marie ne manque pas d'inspirer.

On a remarqué que , parmi tous les ouvrages d'éducation , les enfans préféreraient ceux où ils étaient en scène , et que la morale qu'on leur offrait ainsi était reçue de meilleure grâce et profitait plus sûrement ;

c'est encore un élément de succès pour Marie , car toutes les pages de ce livre l'ont pour objet , et de chaque passage naîtront des comparaisons entre mon héroïne et mes jeunes lecteurs.

Comme il arrive à tous les auteurs , j'ai dit , dans cette préface , tout ce qui pouvait faire supposer quelque mérite à mon livre , il ne me reste donc plus qu'à solliciter l'indulgence pour ce premier essai , si le lecteur venait à le juger d'une manière moins favorable.

J. de C.

MARIE ,

LA FILLE DE L'AVEUGLE.

CHAPITRE PREMIER.

Le dimanche de l'Aveugle. — Premières années de Marie.

DANS les campagnes qui environnent la petite ville de Brunn, en Allemagne, vivait du pain de l'aumône un vieux soldat aveugle , que conduisait une petite fille de huit ans : *Marie* était le nom de cet enfant. Élevée par le soldat depuis l'âge de deux ans, elle était restée dans un état complet d'ignorance; son plus grand plaisir était de manger , sa plus grande récréation, de courir après les petites voitures qui passaient sur la route , lorsqu'assis sur le bord du chemin , l'Aveugle n'avait plus besoin de guide.

A peine si elle savait parler; une phrase pour implorer l'assistance du passant , un cri pour exprimer sa joie , un murmure pour avertir de sa colère, voilà toutes les ressources que Marie trouvait en elle pour se mettre en rapport avec ses semblables. Nous avons des animaux domestiques qui sont plus sociables et plus adroits à rendre sensibles les impressions qu'ils éprouvent.

Ce qui avait contribué à faire demeurer Marie dans cet état presque sauvage, c'était le caractère même de son père. On appelait en effet le vieux soldat *le père de Marie*, et Marie n'avait point d'autre nom parmi les paysans des environs de Brunn que celui de *fille de l'Aveugle*. Cet homme était aussi dur que taciturne : il ne ressemblait pas à ceux qui aiment à raconter leurs campagnes, mais on savait qu'un boulet , en passant devant ses yeux , l'avait privé de la vue ; on comptait

sur son corps de nombreuses cicatrices, et plusieurs avaient entrevu une décoration qu'il cachait avec soin sous la blouse du mendiant ; c'était assez de preuves de son courage : aussi chacun venait-il à son secours, moins par goût pour sa personne que par un sentiment de justice.

Le dimanche était son jour de recette : tous les ouvriers étaient réunis à la ferme et il y trouvait plus de cœurs compatissans. Le dimanche est d'ailleurs le jour de la prière, et, comme on ne saurait remercier Dieu des biens qu'il nous accorde, sans songer à ceux qui en sont privés, ce doit être aussi le jour de l'aumône.

Lorsqu'elle quêtait ce jour-là, Marie recevait quelques alimens moins grossiers; et comme elle n'avait jamais éprouvé d'autre plaisir que de satisfaire son appétit, elle mangeait tout le long du jour, et aurait souhaité sans doute qu'il y eût plusieurs dimanches

dans la semaine. Quant au vieux soldat, il se contentait d'un morceau de pain et d'un peu d'eau. Jamais on ne l'avait vu prendre un autre repas, et cette sobriété contribuait encore à le faire estimer de ceux même que sa rudesse et son silence auraient éloignés de lui. On se rappelait aussi avec attendrissement les premiers soins qu'il avait donnés à la petite Marie ; alors, seulement, il avait paru s'émouvoir ; mais, depuis qu'elle avait grandi, il était exigeant avec elle, et on aurait cru qu'il ne lui portait plus le même attachement. Où avait-il trouvé cet enfant ? quel intérêt l'avait porté à l'élever ? C'est ce qu'on ignorait. Il s'était présenté à Brunn un jour, vers le coucher du soleil, tenant cette petite fille sur l'un de ses bras, et se dirigeant lui-même avec son bâton : depuis ce jour, on n'avait pu obtenir aucune réponse aux questions qui avaient pour objet l'existence de Marie. On fixait

leur arrivée à Brunn au mois de novembre 1805, à l'époque même où les Français victorieux venaient d'entrer en Allemagne , et de compter leurs journées de marche par leurs victoires. Sans doute il avait servi pendant long-temps , mais c'était assurément à cette dernière guerre qu'il fallait rapporter l'événement qui l'avait privé de la vue.

Les cloches avertissaient les fidèles de venir remercier Dieu des bienfaits de la semaine, et Marie forçait, en quelque sorte , son compagnon de quitter la grange où l'hospitalité leur donnait asile, pour faire sa promenade du dimanche. Le vieillard se sentait faible, et plusieurs nuits passées sans sommeil lui faisaient désirer le repos. La fièvre, depuis un mois environ, ne le quittait plus, les blessures des jambes s'étaient rouvertes, et, comme il arrive toujours qu'on n'a plus de désirs lorsqu'on n'a plus d'espérance, il ne voyait pas à

quoi lui servirait d'aller solliciter la pitié de ses voisins, puisqu'il avait encore assez de pain pour plusieurs journées. Marie raisonnait autrement , et rien ne l'aurait empêchée de se présenter à la barrière de la ferme de la mère Fritz , qui ne manquait jamais de lui donner une moitié de pigeon. C'était pour satisfaire à cette envie qu'elle traînait après elle, malgré son extrême faiblesse et ses souffrances, celui qui l'avait élevée avec tant de peines. Cependant, ne la condamnons pas, elle ignorait combien grande était sa faute; et l'aveugle ne pouvait exiger qu'elle fût sensible, humaine; car il n'avait cherché à développer en elle aucun sentiment: il ne lui avait point appris ce que c'est que l'humanité.

Les habitans de Brunn furent plus généreux que de coutume; car ils sentaient que le vieil Aveugle ne pouvait quêter bien long-temps encore, et quelques-uns, qui se repentaient peut-

être de ne pas avoir donné plus tôt à sa misère, joignirent cette fois leur offrande à celles qu'il avait coutume de recevoir. C'est lorsque l'occasion de faire le bien s'échappe, qu'on regrette surtout d'avoir été sourd et inhumain. De même, c'est en mourant, et lorsqu'il ne lui est plus permis d'être vertueux, que l'homme indifférent ou coupable sent combien la vertu lui aurait été douce à pratiquer.

CHAPITRE II.

*L'Aveugle est blessé. — Marie trouve
une protectrice.*

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que l'Aveugle pût faire un pas : Marie ne se reprochait point la fatigue qu'il avait éprouvée pendant la quête du dimanche, elle ne pensait point jusquelà. Elle n'avait pas remarqué non plus que celui qu'elle guidait s'était arrêté en passant devant une croix placée sur le bord de la route , et qu'il avait ôté son chapeau en inclinant la tête. Comme elle ne lui avait jamais entendu parler de Dieu, cette action lui sembla tout-à-fait étrangère. Mieux instruite, elle aurait été avertie , par ce retour de l'aveugle vers un Dieu qu'il n'invoquait jamais , de l'épuisement de ses forces, et de sa fin prochaine. C'est

quand il se sent prêt à s'anéantir que l'homme élève vers le ciel des yeux supplians ; et , après avoir long-temps murmuré contre la providence , c'est en elle seule qu'il espère. Le vieux soldat devait bientôt quitter cette terre et Marie.

Le séjour de la grange était ennuyeux car il faisait sombre, et plus nous sommes jeunes, plus nos yeux cherchent l'éclat et le grand jour ; Marie désirait donc se promener. Elle proposa à son compagnon de le conduire sur le chemin de Vienne , le plus fréquenté aux environs de Brunn, et celui où l'aumône est le plus facile. A peine y étaient-ils arrivés qu'un nuage de poussière s'éleva sur la route : reconnaissant à ce signal l'approche d'une voiture , Marie en avertit l'aveugle : celui-ci quitte le fossé où il était assis , et s'avance sur le chemin en tendant son chapeau à la pitié du riche qu'un équipage conduit à ses plaisirs, ou à la su-

perstitution généreuse des voyageurs qu'une voiture publique emporte avec la rapidité de l'éclair , et qui obligent leurs semblables dans le seul espoir de conjurer ainsi les événemens d'une longue route. Cette fois c'était une voiture de maître que faisaient rouler avec une vitesse incroyable trois chevaux aussi bien dressés que fougueux.

Marie est effrayée de la promptitude avec laquelle l'équipage est arrivé près d'eux ; elle court machinalement auprès du vieillard pour l'éloigner du milieu de la route ; mais hélas ! il était trop tard : le cocher avait cru que le mendiant ferait quelques pas en arrière , celui-ci avait senti ses jambes se refuser à ce mouvement que lui indiquait le bruit de la voiture , et rencontré par le cheval du postillon, il avait été renversé à terre , où il gisait sans force et sans aucun mouvement.

Cependant l'élan des chevaux semodéra, et, averti par les cris de Marie,

par ceux que poussait une femme qui, la tête à la portière, jetait sur l'Aveugle des regards effrayés, le postillon parvint à s'arrêter. Cette femme était la baronne Miller; elle descendit pâle et tremblante de sa voiture, et, soutenue par un domestique, elle se rendit sur le lieu même de l'événement. L'Aveugle avait repris l'usage de ses sens, mais il ne pouvait encore se relever. Quand il entendit la voix de madame Miller s'inquiétant avec effroi des résultats de sa chute, une larme roula sur ses joues flétries, et il répondit: « J'aurais eu, madame, ma force ordinaire, que je me serais garanti; n'accusez pas vos gens, ne vous accusez pas vous-même, seul je suis coupable d'imprudence; mais cet événement vient à propos, car l'intérêt que vous prenez à moi, et plus encore le son de votre voix me prouvent que vous êtes bonne et humaine.... Prenez cet enfant qui me sert de guide; je l'ai élevée, ache-

vez ou plutôt réparez mon ouvrage. Pour moi, je n'ai plus besoin d'elle, demain Dieu m'aura rendu la vue; mais elle... elle a besoin de vous. Un vieux soldat n'a pu l'instruire, chargez-vous en. — Je vous le promets dit madame Miller. — Tout est au mieux, reprit l'aveugle, *et ce que Dieu fait est bien fait ?* »

Madame Miller, trop émue pour prolonger cette scène, prit par la main la jeune Marie qui s'éloignait en ne cessant de regarder l'Aveugle, et remonta avec elle dans sa voiture. Elle laissa près du vieillard son domestique, avec ordre de pourvoir à tous ses besoins.

CHAPITRE III.

*Mort de l'Aveugle. — Première leçon
que reçoit Marie.*

Les événemens qui venaient d'avoir lieu s'étaient passés avec tant de rapidité, qu'aucun des acteurs de cette scène pénible n'avait eu le temps de réfléchir, et tous, si on les eût regardés avec attention, devaient porter sur leur physionomie l'expression de l'étonnement. La voiture roulait déjà depuis quelque temps lorsque Marie commença à murmurer : madame Miller lui ayant demandé ce qu'elle désirait : Je veux descendre, répondit-elle, je ne veux point rester avec toi.

Mad. Miller. — Et où voulez-vous aller ?

Marie. — Avec l'Aveugle, à la grange

Mad. Miller. — Nous sommes déjà bien loin de l'endroit où nous nous sommes rencontrés, et l'on vous mettrait à terre que vous ne pourriez y retourner avant la nuit. D'ailleurs, celui auquel vous serviez de guide m'a chargée de vous élever; vous resterez avec moi.

Marie. — Oui, si tu me conduis bientôt à la grange...

Mad. Miller. — Cet aveugle est donc votre père?...

Marie. — Oui je suis la fille de l'Aveugle; même aux portes de Brunn on m'appelle ainsi.

Mad. Miller. — Eh bien ! vous ne pouvez pas refuser de rester avec moi, puisque c'est votre père qui le désire; vous devez lui obéir...

Marie. — Obéir... qu'est-ce que cela veut dire, obéir... »

Madame Miller sentit, à cette question, que la petite fille n'avait reçu aucune espèce d'éducation, et elle se

félicita de la trouver dans un état complet d'ignorance, espérant qu'au moins elle ne trouverait pas de mauvais principes à combattre: elle cessa de parler et pria le ciel, qui lui remettait cet enfant entre les mains, de faire qu'elle la rendit bonne et heureuse.

L'équipage, au bout de deux heures de course, s'arrêta à la porte d'un château: après avoir reçu le compliment d'un vieil intendant et avoir subi quelques questions que le costume bizarre de Marie ne manqua point de provoquer, madame Miller entra dans la salle à manger, où tout était préparé pour le souper.

La vue d'une table richement servie fit disparaître de la figure de Marie jusqu'aux moindres traces de mécontentement. « Je vais donc manger, s'écria-t-elle, je vais m'asseoir avec toi. »

Mad. Miller.— Assurément. Obli-

gez-moi, dit-elle à son intendant, de nous passer ces pigeons.

Marie. — Des pigeons ! m'en donneras-tu ?.

Mad. Miller. — Sans doute, un tout entier.

Marie. — Oh ! que je suis heureuse ! la mère Fritz ne m'en donnait jamais que la moitié d'un. » Dès ce moment Marie s'abandonna tout-à-fait à sa protectrice.

Le souper fut long ; car madame Miller, absorbée par les pensées que faisait naître la présence de Marie , avait cessé de la regarder , et Marie mettait cet oubli à profit. Elle s'aperçut que la petite fille était disposée à la gourmandise , elle lui en fit reproche dans les termes les plus propres à se faire comprendre, et Marie rougit pour la première fois.

Mad. Miller. — Où couchiez-vous , Marie, où passiez-vous la nuit ?

Marie. — Je couchais dans la grange, et nous avions de la paille toujours fraîche... Madame Miller donna des ordres ; on emmena Marie, que l'on coucha sur un sommier de crin, la bonne Madame Miller ayant sagement pensé que dans un lit meilleur sa protégée n'aurait pu trouver le sommeil. Il faut de l'habitude, même pour goûter le bonheur.

Pour madame Miller, elle attendit le retour de son domestique. Celui-ci ne tarda pas à revenir, et rendit compte à sa maîtresse de tout ce qu'il avait fait pour se conformer à ses ordres.

« A peine votre équipage s'était-il mis en route, que l'Aveugle éprouva une nouvelle faiblesse ; mais elle fut moins longue que la première, et les sels que vous m'aviez remis lui rendirent assez promptement l'usage de ses sens. « J'ai servi trente années mon pays, me dit-il, avec un sentiment

de regret : mais le sabre que j'ai si long-temps tenu avec honneur, un jour la colère et l'ivresse me l'ont fait plonger dans le sein d'un ami. Depuis ce moment il m'est devenu odieux, j'ai voulu le quitter et j'ai déserté... Le ciel m'a puni de ces deux crimes : comme je franchissais les dernières lignes de mon camp, un boulet passa devant moi , et tout-à-coup je devins aveugle. C'est alors que je me traînai jusqu'aux environs de Brunn, emportant avec moi cet enfant que votre maîtresse a pris sous sa protection, et que j'avais trouvé au milieu du carnage, dans une redoute que nous venions de reprendre sur les Français. Depuis six ans je languis dans le remords, j'ai fait pénitence, et la vie la plus dure a été la mienne; mais je n'ai point offert à Dieu ce sacrifice : je murmurais contre la Providence. Aujourd'hui je sens ce dernier tort avec tous les autres, je reconnais qu'elle est juste et je m'incline de-

vant elle. Prenez ce médaillon et cette croix, ajouta l'aveugle (en me donnant une décoration militaire et un chiffre en cheveux qu'il ôta de son sein) : le chiffre pourra servir un jour à Marie; la croix, c'est au fermier qui nous retirait dans sa grange que vous la remettrez, c'est le prix du loyer, c'est tout ce que peut offrir le vieux soldat. » il cessa de parler et me fit un signe que je crois avoir compris. Je le portai à quelques pas de là, près d'une image du Christ qui se trouve au-dessus de la porte de l'aubergiste, et sa main, qu'il avait élevée comme pour invoquer, étant retombée tout à coup, je compris qu'il n'était plus. »

Au moins reprit madame Miller, il aura obtenu grâce; le Dieu de bonté pardonne aux erreurs de toute une vie s'il obtient un seul repentir, et ce repentir. il l'attend jusqu'au dernier moment.

Le domestique, aidé par les garçons de l'aubergiste, avait porté le corps de l'Aveugle à la grange, dont le maître avait reçu avec attendrissement la croix qui lui était envoyée. Il rendit compte à sa maîtresse des mesures qu'il avait prises pour que, le lendemain après midi, l'inhumation eût lieu.

Le lendemain quelques paysans de Brunn conduisirent le vieux soldat à sa dernière demeure, et son hôte laissa la croix du brave sur le cercueil tout le temps que dura la cérémonie. Marie, vêtue d'une robe noire et la tête couverte d'un voile, suivit le corps jusqu'au cimetière. L'intendant, qui la conduisait par la main, cherchait à lui faire comprendre qu'elle était agréable au ciel en remplissant ce devoir, et que c'était un moyen de s'acquitter envers l'Aveugle de la reconnaissance qu'elle lui devait. Marie ne comprenait qu'une chose, c'est qu'elle était pour toujours séparée de son pre-

mier ami, et cédant à l'empire de l'habitude, elle répétait avec l'accent de la douleur : « Je ne le verrai plus!.... Je ne le verrai donc plus!.... »

CHAPITRE IV.

Madame Miller adopte Marie et l'envoie chez un de ses fermiers.

LE jour suivant Marie avait déjà oublié le cortège funèbre : chez elle toutes les impressions étaient passagères ; elle ne songeait plus à son père nourricier ; et tout son être était occupé à admirer, ou plutôt à regarder avec étonnement les merveilles que renfermait le château. Déjà elle avait cassé une glace , pour atteindre la petite fille qui était dedans , et dont les grimaces lui avaient déplu ; elle avait mis le feu à la tapisserie d'un appartement, pour avoir voulu jouer avec une bougie, et elle semblait comme dans un accès de folie , courrant sans motif, riant ou pous-

sant des cris, et portant partout le trouble et le désordre.

Pendant que Marie employait si bien son temps, madame Miller avait envoyé à Vienne chercher son notaire, et, dès qu'il fut arrivé, elle prit avec lui toutes les mesures nécessaires pour adopter cette enfant, que la mort de l'Aveugle venait de lui léguer. Elle sentait que Marie n'avait qu'elle pour appui, et elle voulait lui assurer une existence à l'abri de tout événement. Les dispositions furent aussitôt prises, et l'insouciant Marie acquérait un bien que tant d'autres n'obtiennent quelque fois pas, malgré les efforts d'une vie constamment laborieuse.

Madame Miller sentait cependant qu'elle ne pouvait garder auprès d'elle un enfant aussi sauvage. Les gens du château et les maîtres qu'on lui aurait donnés n'auraient pu se faire comprendre d'elle: il fallait un changement d'existence moins complet et

surtout moins subit. Elle songea à l'envoyer dans la famille de Franck , l'un de ces fermiers , en la faisant suivre des instructions nécessaires , pour apprendre à ces braves gens ce que leur maîtresse attendait de leur dévouement. L'école de la nécessité devait d'abord instruire Marie , et si elle était restée au château , ces leçons toujours si utiles auraient été impossibles.

L'intendant, bien instruit de tout ce qu'il avait à faire , se rendit donc auprès de Marie et ne tarda pas à la trouver en défaut. Il voulait qu'elle lui désobéît et elle ne lui fit pas longtemps attendre ce plaisir. Alors il la gronda avec la plus grande sévérité , et , lui mettant un ducat dans la main , il la conduisit à la porte du château , lui annonçant que madame la baronne ne pouvait plus se charger d'un enfant aussi impoli et aussi volontaire. Comme Marie paraissait effrayée , il lui re-

mit un papier, en lui disant: Voici l'adresse de bons paysans qui recueillent les enfans abandonnés pour les faire travailler, cherchez leur demeure, peut-être auront-ils pitié de vous. En prononçant ces derniers mots, il rentra dans l'intérieur du château et referma la porte.

CHAPITRE V.

Marie part seule et comme abandonnée.

ON ne peut s'imaginer quelle fut la colère de Marie: elle frappa de ses mains contre la porte jusqu'à ce que la douleur l'eut forcée de cesser, et elle ne s'éloigna qu'après avoir longtemps trépigné des pieds sur les marches du péristyle. Pendant son séjour au château, elle avait entendu parler d'un bon pasteur qui accueillait les petits enfans et les réunissait dans une maison fondée par sa charité; elle avait retenu son nom, et la première idée qui lui vint fut de demander où il demeurerait. Elle traversa le village

en adressant à tous ceux qu'elle rencontrait cette question. *Où demeure monsieur Vincent de Paul?* Comme on le pense bien, aucun des paysans ne put le lui indiquer; enfin, comme elle s'était adressée à un homme mieux vêtu, et qu'elle prit pour un maître d'école, « Ma fille, lui répondit ce dernier, l'homme bienfaisant que vous demandez n'est plus de ce monde; depuis plus de cent cinquante ans Dieu l'a enlevé à la terre. Il est là..... » Et, du doigt, celui qu'elle avait interrogé lui montrait le ciel. Marie leva les yeux et regarda avec l'attention d'une personne qui croit découvrir quelque chose de nouveau. Elle se rappelait que le pasteur qui avait inhumé son père avait, à plusieurs reprises, montré le ciel aux assistans. C'est là, se dit-elle à elle-même, qu'est mon père, avec ce monsieur Vincent que Dieu a enlevé; c'est donc là aussi où est Dieu? C'était la première pen-

sée de Dieu qui entrât dans cette ame jusque-là fermée à l'intelligence; pensée féconde, et qui, plus tard, devait en produire beaucoup d'autres aussi honorables pour Marie qu'utiles à son bonheur.

Une jeune villageoise eut quelque compassion de Marie, et lui demanda comment s'appelait celui chez lequel elle voulait aller. Marie montra son papier. Fort bien, reprit la jeune fille; il faut suivre le sentier qui borde ce moulin et traverser le petit bois qui est au bout, puis tu demanderas la ferme de Franck, et on te l'enseignera. Marie courut de toutes ses forces dans le chemin qu'on lui indiquait; mais le bois était traversé par un grand nombre de routes, et elle ignorait laquelle il fallait choisir. Elle s'en remit au hasard, et, lorsqu'elle sortit du taillis, après avoir bien longtemps marché, elle se trouva au milieu d'une terre où il ne croissait que

des ronces et des épines : se voyant seule et la nuit approchant, elle se mit à pleurer.

Le ciel était obscurci par des nuages épais, et le jour ne tarda point à disparaître. La pauvre Marie marcha avec plus de promptitude que jamais, regrettant la grange et son vieux père aveugle, et se promettant de bien obéir à celui qui pourvoirait à ses besoins et s'offrirait à lui servir d'appui. Bientôt elle sentit qu'elle traversait des terres labourées ; car déjà la nuit était assez sombre pour qu'elle ne pût rien distinguer. Dans le même moment, elle entendit un bruit horrible, des chiens furieux accouraient sur elle en aboyant, et, sans la voix de leur maître qui se fit entendre et qui les rappela, je ne sais ce qui serait arrivé de la pauvre enfant.

Le maître de ces animaux était un berger, qui, ayant appris de Marie pourquoi elle se trouvait si tard en

route, consentit à lui donner un gîte pour cette nuit. Il n'est personne qui n'eût été touché des larmes de notre voyageuse, et, à plus forte raison, le berger, qui était père de trois enfans : il sentit combien Marie était à plaindre, et la fit coucher dans sa hutte jusqu'au point du jour.

Quand Marie fut réveillée, elle demanda au berger de lui indiquer la demeure du fermier dont le nom était écrit sur son papier ; mais le berger lui répondit qu'il ne savait pas lire, et qu'il ne pouvait lui rendre ce service. Il conseilla à Marie, si jamais elle en trouvait la possibilité, d'apprendre à lire, afin de se tirer plus aisément d'embarras en bien des occasions, et de rendre quelquefois service à ses semblables. Poursuit ton chemin, lui dit-il, Dieu t'enverras peut-être quelqu'un qui te dira où tu dois t'arrêter.

La fille de l'Aveugle se montra en-

core, en cette circonstance, tout-à-fait sauvage; le berger l'avait recueillie avec humanité, lui avait donné de son pain, et il ne lui vint pas même à l'idée de l'en remercier. « Ecoute, lui dit son hôte, comme elle s'éloignait, écoute un bon conseil : Si quelqu'un te fait du bien dans ta route, n'oublie pas de le remercier; car l'ingratitude est la marque d'un mauvais cœur. — Je vous remercie, reprit Marie, et elle s'en alla.

Elle s'était écartée de la route de la ferme, et cette journée, elle marcha bien long-temps encore avant de se trouver dans la bonne voie. Après avoir couru toute la matinée, elle arriva dans un village, extrêmement fatiguée et ressentant l'appétit le plus vif. Pour la première fois alors, elle se rappela que l'intendant lui avait donné un ducat, et elle entra dans la première maison qu'elle trouva ouverte. « Que veux-tu ? » lui demanda

un vieillard , qui était occupé à lire lorsqu'elle entra. « Je voudrais manger , reprit Marie, j'en ai le plus grand besoin. » Le vieillard , comme elle lui présentait son argent , lui indiqua une hôtellerie qui était en face de sa maison , sur l'autre côté de la route , et lui dit : « Va dans cette maison , et l'on te donnera à manger. » Elle s'y rendit aussitôt , et la femme de l'aubergiste lui ayant demandé si elle avait de quoi payer , elle fit voir son ducat. Alors on lui servit des pigeons , son mets favori ; mais on lui dit que cela valait un ducat , et la pauvre Marie donna son petit trésor à cette méchante femme , à laquelle cet argent , volé à l'ignorance d'un malheureux enfant , ne porta point bonheur ; car , le soir du même jour , sa maison s'écroula au milieu des flammes , et un incendie , causé par le feu du ciel , renversa , en quelques heures , une fortune mal acquise. Tout le village s'écria , en voyant

ce désastre : *Ce que Dieu fait est bien fait !*

Après plusieurs heures de marche, Marie arriva dans un autre village. Elle entra dans une auberge et demanda à manger. As-tu de l'argent ? lui dit l'aubergiste. Non , répondit Marie ; mais ce matin j'en avais. C'est ce matin qu'il fallait venir, reprit cet homme, et il la mit à la porte. La fille de l'Aveugle osa se présenter dans une seconde maison , mais elle n'y trouva pas plus d'humanité. Prières , larmes tout fut inutile, et elle sortit du village dans le plus affreux désespoir. Elle sentit alors que ce n'était pas à elle que donnaient les paysans de Brunn , mais bien à son vieux père. C'était par compassion pour lui qu'ils l'accueillaient ; c'était par respect pour ses cicatrices qu'ils n'osaient repousser sa prière. Elle regretta bien vivement ces années passées à la grange, et pleura le vieil Aveugle. Son intérêt était sans

doute la cause de ces regrets; mais elle n'en sentit pas moins qu'elle devait de la reconnaissance à celui qui l'avait élevée et nourrie.

CHAPITRE VI.

*Elle rencontre une jeune allemande avec
laquelle elle fait route.*

Au détour d'une haie , Marie aperçut une jeune paysanne qui suivait la même route qu'elle, et dont les beaux cheveux tressés avec grâce ornaient les épaules. Un joli chapeau de paille posé de côté et un corset noir qui contrastait à ravir avec un jupon rouge, composaient la parure de cette jeune fille, dont la figure pleine de candeur et de bonté , rendait encore plus attrayans les charmes dont elle était parée. A cette vue, Marie fut tout à coup con-

tente, sans trop savoir pourquoi; mais elle osa réclamer, une fois encore, la pitié qu'on venait de lui refuser si durement, et il ne lui vint même pas à l'idée que cette femme pourrait se refuser à la secourir. Elle se jeta à ses pieds en sanglottant. Sauvez-moi, lui dit-elle, car je vais mourir de faim et de misère. Je ne puis rien vous offrir, mais voyez mes pleurs, voyez comme je suis jeune. Louise (c'était le nom de l'inconnue) la releva avec douceur et lui répondit : Je voudrais bien t'obliger, mais mon père le voudra-t-il, c'est ce que j'ignore, et s'il refuse de te recevoir, je ne pourrai contrarier ses ordres; car la première vertu d'une jeune fille est d'obéir à ses parens. Cependant, suis-moi, et nous verrons.

A quelques pas de là, comme Louise s'aperçut que la petite Marie pâlissait et crut en effet reconnaître qu'elle avait besoin de prendre quelques alimens, elle lui fit donner, à la pre-

mière auberge, une soupe et un petit gâteau de riz. Cette fois, Marie n'oublia point la leçon du berger , et dit à sa conductrice : *Je vous remercie.*

Louise désira connaître l'histoire de Marie; car elle ne concevait pas qu'un enfant si jeune pût être à ce point abandonné. Quand la fille de l'Aveugle en fut arrivée à la dernière quête qu'elle fit pour son vieux père , ou plutôt pour elle, quand elle eut raconté avec quelle répugnance le vieux soldat sortit ce dernier dimanche, et de quel fatal événement la faiblesse de ses jambes avait été la cause , Louise lui fit les plus amers reproches : Si tu n'avais pas forcé ton vieux père à une journée de fatigue , que tu ne lui fis d'ailleurs supporter que pour satisfaire à ta gourmandise, il n'est pas douteux que ses jambes , au lieu d'être plus malades , auraient repris quelque vigueur, et qu'elles n'auraient pas trahi sa volonté, lorsqu'il reconnut, au bruit

de l'équipage, que sa vie était en danger. Peut-être vivrait-il encore ! ... A ces derniers mots, Marie sanglotta de douleur, et Louise se sentit portée de pitié vers cet enfant , dont le cœur était capable d'un aussi vif repentir.

Quand Marie vint à parler du fermier Franck et de madame Miller , Louise ne put cacher son étonnement. « Qu'avez-vous ? lui demanda Marie. — Rien, reprit Louise ; mais j'ai connu madame Miller , et je suis surprise de ce que tu viens de dire : tu l'accuses d'être inhumaine, cela est injuste; elle est trop bonne pour manquer de pitié. — Mais enfin, elle m'a abandonnée ! — Il faut que tu aies commis bien des fautes. — Sans doute je n'ai pas été tranquille au château ; mais m'exposer à mourir de faim !... » Comme Marie prononçait ces derniers mots, Louise aperçut, derrière un des buissons qui bordaient la route , un domestique de madame Miller, qu'elle

reconnut à sa livrée. C'était le même entre les bras duquel était mort l'Aveugle. Il faisait signe à Louise de se charger de Marie et de garder le silence. Plus de doute que madame Miller ne protégeait encore cette enfant, et que, lorsqu'elle s'était crue abandonnée, ce domestique la suivait et veillait sur elle. Louise fit un signe d'obéissance ; le valet disparut ; et tout ceci se passa à l'insu de Marie, qui devait ignorer que sa protectrice ne lui avait pas ôté son appui.

• Donne-moi ce papier où est l'adresse du père Franck, • demanda Louise ; et Marie lui remit aussitôt l'adresse. C'était une lettre : ce qui confirma Louise dans l'idée que des instructions concernant l'orpheline y étaient adressées à son père ; car Louise n'était autre que la fille du fermier Franck. • Tu m'as donné cette lettre, reprit-elle, et tu as eu tort. — Mais vous me la demandiez. — J'en con-

viens , mais l'intendant de madame Miller t'avait recommandé de ne la donner qu'au fermier Franck , et tu devais d'abord obéir. Quand les personnes plus âgées que nous nous donnent des ordres , elles ont toujours quelques motifs , et il faut les respecter. Ne pouvais-tu pas , par exemple , remettre ce papier aux mains de quelques personnes méchantes qui t'en auraient privée et t'auraient laissée sans aucun moyen de salut ? Tandis qu'avec cette adresse tu pouvais espérer rencontrer quelqu'un qui te mènerait chez le fermier ; ce qui est en effet arrivé , puisque je suis sa fille. » C'est ainsi que Louise mettait la petite Marie en garde contre les méchans , et regrettait de se voir forcée de faire entrer la méfiance dans une ame si jeune encore.

La fille de l'Aveugle ne retint qu'une seule chose de cet avis , c'est qu'elle était avec la fille du fermier Franck ,

et que , si son père consentait à la recevoir chez lui , tous ses maux étaient finis. Age heureux, où, le malheur du moment une fois réparé on ne songe point que d'autres chagrins peuvent encore survenir! On n'a à cet âge d'avenir que pour l'espérance.

Sommes-nous encore loin de la ferme? demanda Marie , après quelques heures de marche. Oui, reprit Louise , mais nous nous arrêterons dans le village que tu aperçois sur la gauche , chez mon oncle Péters , qui y tient une auberge , et demain nous serons arrivées avant midi à notre destination. Cette assurance rendit des forces à Marie, et, peu de temps après , elle était assise avec sa conductrice sous la grande cheminée de l'aubergiste Péters.

Le soir de ce jour , Marie donna encore une preuve de son bon naturel. Comme on était à table pour le souper, elle aperçut un vieillard aveu-

gle conduit par son chien, qui passait devant la porte de l'auberge. Elle feignit d'avoir assez mangé, et, enlevant un morceau de lard qui était encore sur son assiette, elle sortit et alla le porter avec son pain au vieillard. On la suivit des yeux, mais on eut l'air de ne pas l'avoir remarquée, afin de ne pas être obligé de la louer et de lui laisser tout le mérite de sa bonne action. Louise remercia Dieu de semblables dispositions, et, dès ce moment, elle s'intéressa vivement au bonheur de la petite Marie.

CHAPITRE VII.

*Marie suit sa conductrice , qui arrive
dans la maison paternelle.*

QUAND Louise fut habillée et qu'elle eut aidé Marie , qui n'était point encore habituée à porter des bas, à terminer sa toilette , elle lui dit de faire sa prière, Marie se mit à genoux auprès de Louise ; mais Louise s'aperçut bien qu'elle ne priait pas. Comment , tu ne remercies pas le bon Dieu de ce qu'il t'a fait passer une bonne nuit et

de ce qu'il t'a conduite chez les parens du père Franck!

Marie. — Qu'est-ce donc que Dieu?

Louise. — Ton père ne t'en aurait-il jamais parlé?

Marie. — Jamais. Quelquefois il s'écriait : *Par Dieu !* je voudrais bien voir. Il disait aussi : *O mon Dieu !* quand il souffrait beaucoup, mais jamais il ne m'a dit ce qu'est Dieu.

Louise. — J'aurai bien du mal , peut-être , à me faire comprendre. Ecoute : quand tu vois une maison au milieu d'un champ où auparavant il n'y en avait pas , tu conçois aussitôt que des hommes l'ont bâtie..... Eh bien ! cette terre sur laquelle nous marchons , ce soleil qui nous éclaire n'ont pas toujours été , et il faut bien que quelqu'un les ait faits; celui qui a produit tous ces chefs-d'œuvre , celui qui a fait le soleil , le ciel et la terre , c'est Dieu.

Marie. — Comment se fait-il qu'il ait pu tout seul faire toutes ces choses, tandis qu'il faut plusieurs ouvriers pour bâtir une seule maison ?

Louise. — C'est qu'il est à lui seul aussi puissant que tout ce qui existe. Celui qui a fait l'homme et tous les animaux n'a qu'à vouloir pour créer tout ce qu'il lui plaît.

Marie. — Et où Dieu est-il ?

Louise. — Il est partout : il anime tout ce qui respire , il nous voit , il nous entend , il dispose de nous pendant notre vie, il nous punit ou nous récompense après notre mort.

Marie. — Je commence à comprendre : c'est donc pour cela que mon père a dit à madame Miller, quand il crut qu'elle prendrait soin de moi : *Ce que Dieu fait est bien fait !*

Louise. — Sans doute, c'est lui qui fait tout , et tout ce qu'il ordonne est pour le bonheur de ses créatures.

C'est lui qui t'a fait rencontrer ce bon berger qui t'a donné du pain et un asile ; c'est lui qui t'a conduite vers moi , lorsque tu ne savais où trouver quelqu'un pour t'indiquer la ferme de Franck ; c'est à lui que je dois mon bon oncle Péters , chez lequel tu as trouvé un bon souper ; c'est à lui enfin que tu devras tant d'autres bienfaits qu'il a coutume d'accorder à ceux qui le prient. Alors Marie demanda à sa protectrice comment elle devait prier ; et celle-ci lui apprit par cœur ces mots si simples et bien propres à la prière d'un enfant : O mon Dieu ! protégez-moi, car je suis faible; protégez-moi, car je vous aime , et , avant tout, je crains de vous déplaire ; protégez-moi , ô mon Dieu ! et que votre saint nom soit béni.

Nos deux amis allaient causer encore quelque temps ; car Louise prenait autant de plaisir à instruire Marie, que celle-ci montrait d'avidité d'ap-

prendre, lorsque la voix de Péters se fit entendre. Il les invitait à descendre déjeuner, et, comme on se l'imagina bien, on lui obéit avec la plus grande promptitude.

Le repas une fois achevé, Louise dit adieu à ses parens et se remit en marche, avec sa petite protégée, pour la ferme de son père, où elle devait arriver avant le coucher du soleil.

La journée se passa sans de grands événemens; le guide de Marie saisissant toutes les occasions de donner, chemin faisant, quelques leçons qui plaisaient beaucoup à l'élève, parce qu'elles lui étaient nouvelles, et que ce qui est nouveau séduit toujours.

Marie était entrée dans un champ voisin de la route, et s'était écorché un doigt en voulant enlever des groseilles. Louise l'appela et lui dit : Tu viens de commettre une méchante action : ces fruits ne sont pas à toi ;

ils sont à celui qui les a plantés , et tu ne devais pas y toucher. C'est Dieu qui t'a punie. D'accord , répondit Marie , mais ces épines sont dangereuses, et elles ne sont point à leur place auprès de si beaux fruits. C'est juger un peu sévèrement , reprit Louise; car si ces épines t'ont blessée, moi , j'aurais su m'en garantir , et comme les enfans ne doivent manger de fruits que ceux que leurs offrent leurs parens , le mal était évité ; mais tiens , regarde là-bas sur le revers du côteau. — Ah! c'est un jeune renard. — C'est juste ! Vois-tu ce qu'il fait ? — Il fait comme moi , il mange des groseilles. En ce moment , elles approchaient du côteau. Le renard prit la fuite, et Louise fit remarquer à Marie que le groseiller auquel l'animal s'était arrêté était dépourvu de ses épines, qui, sans doute, étaient tombées à la suite de quelque maladie de l'arbre. Eh bien ! dit la mai-

tresse à son élève , tu vois combien ces défenses que tu jugeais mal placées, sont utiles : sans elles, ces fruits ne seraient plus pour l'homme ; c'est par ce moyen que Dieu nous les a conservés; va, crois-moi , *ce que Dieu fait est bien fait !*

A quelques pas de là se trouvait une église , et les paysans y entraient en foule pour entendre prêcher leur curé, qui, ce jour-là , faisait une instruction pastorale. Louise invita Marie à se reposer quelques instans dans la maison de celui qui soulage les malheureux , et qui offre la paix et le repos à ceux que trop d'agitation a fatigués.

Comme elles entraient dans l'église, on se mit à chanter le cantique qui commence par ces mots : *Ce que Dieu fait est bien fait.* Après la prière , le prédicateur, prenant cette même vérité pour le sujet de son discours ,

parla de tous les événemens de la vie et s'attacha à démontrer que, comme ils viennent tous de Dieu, ils ne peuvent avoir pour but que notre plus grand bien. Vous tous qui m'entourez, dit alors le pasteur, quels tristes événemens vous ont accablés depuis une année; vos magasins, qui regorgeaient de récoltes, ont été dévastés; vos troupeaux, que vous aviez vus si gras et si nombreux, ont été sacrifiés à la voracité d'un soldat vainqueur; les arbres de vos campagnes; aussi vieux que les aïeux de vos pères, les arbres même ont été déracinés pour chauffer des troupes ennemies, ou pour servir de barricades contre l'ardeur et le courage de vos enfans..... Quel souvenir, hélas! je réveille en vous!... De ces fils qui défendirent l'Allemagne avec tant de courage, combien ont payé leur gloire de leur sang, et ont été, pour ainsi dire, ensevelis dans leur triomphe!

Mais n'oublions pas, au milieu d'une telle affliction, que *ce que Dieu fait est bien fait* ! Ces malheurs ont été autant d'avertissemens que vous a donnés la céleste providence. Des querelles fréquentes s'élevaient entre vous, des procédés injustes troublaient la paix de ce village; l'ennemi paraît, et un commun malheur vous réunit et vous réconcilie. Depuis ce jour, vous n'avez cessé d'être charitables les uns envers les autres, vous êtes devenus meilleurs, et vous avez, au milieu de vos pertes, conquis le premier des trésors, l'habitude de faire le bien et le désir d'être agréables à Dieu. Dans vos malheurs, le temple a retentit de vos gémissemens, et le souvenir de ces momens d'alarme doit vous être plus doux que pénible; car vous leur devez l'habitude de fréquenter le lieu saint, d'offrir à Dieu votre reconnaissance, et le lui demander sa bénédiction. C'est par l'adversité que

vous avez appris la modération, la patience et la justice, toutes vertus que l'homme acquiert rarement dans la bonne fortune. Vous avez, au prix de quelques biens passagers, obtenu le trésor impérissable, l'amour de Dieu et la certitude de sa miséricorde. Je vous l'ai dit en commençant : *Tout ce que Dieu fait est bien fait.*

A ces mots, toute l'assemblée fondit en larmes; car le prédicateur venait en même temps de réveiller en eux de tristes souvenirs et de les émouvoir par de hautes espérances. Marie, voyant tout ce qui l'entourait répandre des larmes, ne put résister et pleura également; car cet enfant n'avait pas un méchant naturel, et ses défauts provenaient tous de sa mauvaise éducation.

Louise et sa compagne se remirent en marche, et, peu de temps après, elles arrivèrent à la ferme de Franck, qui n'était pas à une demi-journée de

marche du château de madame Miller, et à laquelle elle serait rendue depuis long-temps si elle ne s'était pas trompée de chemin. Franck embrassa sa fille avec une grande joie; pour Marie, nous verrons dans le chapitre suivant quel accueil il lui fit.

CHAPITRE VIII.

Education de Marie.

QUEL est cet enfant ? dit le père Franck à sa fille, après avoir lu la lettre de madame Miller. Je ne sais, répondit celle-ci, je croyais que la lettre de notre bonne maîtresse vous l'apprenait. Ce n'est pas une lettre reprit le fermier, ce sont quelques mots écrits par l'intendant du château. « Cette jeune fille se recommande à la pitié des bonnes gens. » Voilà tout ce que je vois écrit ; mais pourquoi s'est-on imaginé que je me

chargerais d'elle ? n'ai-je pas ma fille, ma bonne Louise ? je n'ai pas besoin d'autre enfant. Marie avait les yeux remplis de larmes, et tous les traits du visage contractés par la douleur : Je serai votre servante, s'écria-t-elle, et non votre fille. — Ma servante, et à ton âge quel service peux-tu rendre ? Tu aurais aussi bien fait de continuer ta route. Cependant la nuit approche, tu coucheras ce soir à la ferme, et demain il sera temps de prendre un parti. Marie fléchit la tête devant le père Franck, dont le visage était devenu sévère, elle jeta sur Louise un regard suppliant, et alla se coucher bien triste et bien inquiète.

A peine était-elle sortie, que le fermier dit à sa fille : Tu as bien fait d'amener avec toi cette pauvre enfant. Sa position me touche, et madame Miller nous charge de sa première éducation ; mais, pour remplir

les intentions de cette charitable dame, il fallait d'abord cacher à sa protégée qu'elle est en pension près de nous. C'est à notre compassion qu'elle croira devoir nos bons procédés, et, en revanche, nous obtiendrons plus de reconnaissance et plus de soumission.

La soirée se passa en propos gais et agréables. Cette fois on se coucha dans la maison de Franck plus tard qu'à l'ordinaire, et, après avoir remercié Dieu de l'occasion qu'il leur offrait de faire quelque bien, le père et la fille s'endormirent d'un sommeil doux et paisible.

Le lendemain, comme la première pensée du père Franck était toujours de s'acquitter de ses devoirs, il ne fut pas plutôt éveillé qu'il songea à la manière d'élever Marie. Je suis embarrassé, dit-il à Louise, de notre conduite à l'égard de cet enfant. On

nous charge de l'élever, et sans doute de le rendre bon et intelligent..... Ce n'est pas une tâche facile. Nous le nourrirons, nous l'habillerons, tout cela est fort bien; mais cela ne suffit pas, ce n'est point là l'éducation. Marie n'est pas un enfant ordinaire, auquel ses parens auraient inspiré déjà quelques bons principes, ou communiqué quelques idées; c'est une jeune brute à forme humaine, et les jeunes animaux ne peuvent être dressés que de deux manières, par les coups ou par la faim. Tu sais que le premier de ces deux moyens m'a toujours déplu; tirons quelque parti du second. Là-dessus, le vieux Franck entra avec sa fille dans quelques détails, et lui traça un plan d'éducation dont elle promit de ne pas s'écarter. Elle alla ensuite éveiller Marie qui dormait encore. *Marie!* elle répéta ce nom à plusieurs reprises, mais sans succès. *Marie*, s'écria-t-elle

une dernière fois , *veux-tu déjeûner ?*
Aussitôt Marie se leva et demanda où
l'on déjeûnait.

Le déjeûner n'est pas encore servi ,
reprit Louise , mais tu n'es pas non
plus prête pour le prendre ; tu as bien
des choses à faire auparavant. Nous
ne nous levons pas chez nous pour
nous mettre à table : nous nous
lavons d'abord le visage et les mains ;
car il faut être propre , la propreté
étant le premier moyen de conserver
sa santé. Ensuite tu te souviens de
notre lever chez Péters : tu t'en sou-
viens , nous adressons à Dieu notre
prière pour mériter ses bonnes grâ-
ces pendant la journée ; nous tra-
vaillons après pendant quelques heu-
res , et enfin nous déjeûnons. Voici
la règle de notre ferme , et si tu veux
y rester , si tu veux que le père Franck
consente à t'y recevoir , il faut t'y sou-
mettre.

La crainte d'être abandonnée de nouveau fit obéir Marie, à laquelle cet arrangement était loin cependant de paraître agréable. Aussi répondit-elle d'un air boudeur : « Où se lave-t-on ? »

Si cela te contrarie par trop, reprit Louise, tu peux t'en affranchir, tu peux t'en aller.

« Je ferai tout ce qu'il faudra faire, » répliqua Marie, et elle suivit Louise, qui, pour cette fois, voulut bien lui donner quelques avis et lui prêter son secours.

La prière une fois faite, et Marie étant assise devant une table, Louise répandit devant elle un petit panier de lentilles, et l'invita à vouloir bien les trier. Oter toutes les lentilles mauvaises et remettre les bonnes dans le panier, ce n'était pas un soin bien difficile ni bien pénible à prendre,

mais ce devait être long, et Marie n'aimait pas à rester long-temps à la même place. Elle se mit sur le champ à ce travail. Pendant ce temps, Louise sortit pour aller donner à manger aux pigeons, tandis que le père Franck réglait le compte de son meûnier. Un miroir, placé au-dessus de la table où il écrivait, se trouvait disposé de manière qu'il pouvait apercevoir Marie sans qu'elle s'en doutât. Franck vit que Marie s'amusait à copier ses mouvemens, en y ajoutant quelques grimaces, remuant sa tête comme lui et s'amusant beaucoup de toutes ses gentillesses. Le bon fermier fut affligé de ce manque de respect, mais il l'attribua au défaut de toute éducation et se contenta, pour le moment, de montrer le doigt à notre étourdie, comme pour la menacer d'une correction. Marie, l'ayant aperçu dans le miroir, en fut toute confuse; elle baissa la tête et continua à trier les lentilles.

Aussitôt que Louise revint dans la maison, Marie courut à sa rencontre et lui dit : » J'ai fini. » — « Déjà ? il faut que tu aies travaillé avec beaucoup de zèle. Voyons ces lentilles , en effet elles sont bien triées ; mais il n'y en a pas une demie-mesure , et je t'en ai donné près de deux mesures entières. »

Elles se fit alors montrer le vase où Marie devait jeter les mauvaises , et elle reconnut que , pour avoir plus tôt fait , elle les y avait jetées avec les deux tiers des bonnes. Marie eut beau pleurer , il fallut se remettre à l'ouvrage. Au bout d'une demie heure , elle avait fini , et Louise , après avoir vérifié de nouveau ce qu'elle avait fait , lui donna son déjeuner.

Franck se mit à table en face de Marie , qui , en se rappelant le miroir , n'osait plus lever les yeux. Quand le déjeuner fut fini , le fermier demanda

à Louise, si sa protégée avait bien travaillé; et, comme Louise répondit qu'elle était satisfaite, son père dit à Marie de le suivre avec le vase où étaient les mauvaises lentilles. Il entra dans le jardin, s'assit dans un bosquet où il avait coutume de se reposer, et se mit à siffler. Aussitôt quelques tourterelles vinrent s'abattre autour de lui. Marie leur donna le triage qui était dans son panier: les tourterelles le mangèrent, en roucoulant et en battant des ailes avec de petits cris de joie, ce qui amusa beaucoup Marie. Cette récréation t'a plu, lui dit le fermier? Eh bien! sois sage, travaille bien, et peut-être un jour Louise te donnera aussi des tourterelles.

Pendant le reste de la journée, l'enfant se conduisit de manière à ne mériter que des éloges, et le soir, lorsqu'on se sépara, Franck lui dit:

Allons ma fille , continue et je crois
que Louise réussira à te faire rester
parmi nous.

CHAPITRE IX.

Maria connut plusieurs fautes et elle en
fut punie.
Les jours suivans, Maria ne suivit
pas avec autant de soumission les con-
seils que Louise ne cessait de lui don-
ner, et comme si elle avait appris
par la honte de ses fautes, le droit de
troubler leur repos, elle ne manqua
aucune occasion de mal faire.
Le père Wreck était sorti pour
traiter au hameau voisin de l'achat de
quelques bestiaux, et Louise, étant
appelée par les besoins de la laiterie,
confia à Maria le soin de veiller au
diner. Celle-ci, oubliant qu'elle n'avait
aucun droit à ces mets, aux lesquels la

CHAPITRE IX.

Marie commet plusieurs fautes et elle en est punie.

LES jours suivans, Marie ne suivit pas avec autant de soumission les conseils que Louise ne cessait de lui donner, et comme si elle avait acquis, par la bonté de ses hôtes, le droit de troubler leur repos, elle ne manqua aucune occasion de mal faire.

Le père Franck était sorti pour traiter au bourg voisin de l'achat de quelques bestiaux, et Louise, étant appelée par les besoins de la laiterie, confia à Marie le soin de veiller au dîner. Celle-ci, oubliant qu'elle n'avait aucun droit à ces mets sur lesquels la

bonté de ses amis lui accordait une part , en agit comme si on les avait apprêtés pour elle seule , comme si elle devait seule y porter la main. Elle commença par respirer avec délices l'odeur de ces mets , puis elle y goûta , puis elle en enleva un petit morceau , enfin un morceau plus gros ; et bientôt elle fut effrayée de sa faute. Comment la cacher ? Que faire ? Que devenir ? Elle ne trouva qu'un seul moyen , ce fut d'accuser le chien : pour cela , il fallait que le chien fût au moins entré dans la maison. Elle sortit donc pour le déchaîner ; mais c'est ici que l'attendait sa première punition. Le chien , qui n'était pas encore habitué à la voir , ne fut pas plutôt libre qu'il se jeta sur elle et la mordit. Elle eut à peine le temps de se sauver jusqu'à la maison , dont elle ferma la porte aussitôt qu'elle y fut rentrée. Il fallait chercher un autre moyen pour réparer le mal , ou plutôt pour en dérober

la connaissance à l'œil surveillant de Louise; car le mal que l'on fait ne peut se réparer que par le repentir, et celui qui y cherche un autre remède ne fait que l'aggraver. C'est ce qui arriva à Marie. Si le vase, dit-elle, s'était cassé au feu, tout ce qu'il contient serait tombé dans le fourneau, et je n'aurais pas été gourmande, je n'aurais pas eu le temps de satisfaire mes désirs. Eh bien! supposons que cela soit arrivé. Sans le moindre retard, elle met à exécution ce projet qui doit la sauver. Elle brise le vase avec un marteau qu'elle va chercher à la char-rue, et tout est répandu sur le fourneau. Mais elle reçoit encore le prix de sa nouvelle faute; le liquide coulant sur les charbons ardents, une vapeur subite et chaude s'élève du fourneau et lui brûle une partie du visage, assez légèrement, mais en lui faisant éprouver cependant d'assez vives douleurs.

Elle est à peine revenue de sa

frayeur, que le père Franck frappe à la porte, étonné de la trouver fermée à cette heure.... Louise revient presque au même instant : on s'aperçoit alors du dégât ; on interroge la petite fille, qui d'abord soutient le mensonge qu'elle s'est promis de débiter avec assez de calme et d'opiniâtreté ; mais enfin les questions deviennent pressantes, elles sont nombreuses, elles sont faites avec un ton d'autorité qui embarrasse ; le marteau de la charrue, oublié sur le fourneau, a été évidemment l'instrument du délit ; mais qui avait pu porter Marie à cette action ! On cherche d'abord, et l'on finit par soupçonner, on regarde sa main dont les doigts sont encore tachés : plus de doute, on a deviné, et Marie, convaincue et ne tardant pas à avouer sa faute, en reçoit la juste punition. Seule dans un coin de la grange, elle n'aura, pendant plusieurs jours, que ce qu'il faut de pain pour soutenir son existen -

ce, et elle sera privée de la présence de ceux qui, dans son malheur, lui avaient ouvert les bras. Un valet de ferme lui apportera chaque matin son pain et fera renouveler la paille qui va lui servir de lit.

CHAPITRE X.

Histoire de Lisbeth.

CETTE sentence était sévère; elle fut mise à exécution : les pleurs, les prières, rien ne put empêcher son effet, et la résistance du fermier aux instances de sa fille et aux larmes de Marie ne fut point perdue pour celle-ci. Elle reconnut qu'elle méritait ce châtiment, et s'efforça, par sa résignation, d'obtenir quelque adoucissement à son sort. Franck n'attendait que l'instant du repentir, il pardonna, et Marie sentit couler des larmes de joie lorsqu'elle rentra dans la chambre de Louise.

Les travaux et les récompenses recommencèrent comme auparavant, et, un jour que le fermier était plus satisfait encore de la soumission de son élève, il lui dit : Raconte-moi quelque histoire, et je t'en conterai quelque autre à mon tour.

Marie. — Je ne sais rien de bien amusant pour vous. Si mon père m'avait raconté ses combats, cela vous aurait plu, mais jamais il ne m'en parlait.... Attendez, la mère Fritz me faisait quelquefois le dimanche des petites histoires. Je m'en rappelle une, désirez-vous l'entendre?

Le père Franck. — Assurément.

Marie. — Il y avait une fois une jeune fille, nommé *Lisbeth*, qui avait été maltraitée par sa mère....

Le père Franck. — Et pourquoi?

Marie. — Je ne le sais pas; je crois qu'elle ne voulait pas travailler.

Le père Franck. — Ah! elle ne le voulait pas?... continue.

Marie. — Elle s'enfuit de la maison paternelle, fit beaucoup de chemin, et ne s'arrêta qu'à une grande rivière.

Le père Franck. — Sans doute elle n'alla pas plus loin.

Marie. — Elle fut alors fort affligée, ne sachant plus que devenir, elle se mit à pleurer de manière à faire pitié. Une dame qui passait près de là, entendit ses gémissemens et s'approcha d'elle, en lui demandant quelle était la cause d'un aussi violent chagrin? Hélas! répondit Lisbeth, ma mère ma chassée parce que je n'ai pas assez travaillé. Cette femme lui promit son secours, et l'invita à la suivre. Lisbeth ne se fit pas long-temps prier, elle accompagna la dame, qui se rendit dans un beau château.

Le père Franck. — Elle va sans doute l'adopter pour fille; et l'élever comme une princesse?

Marie. — Non : cette dame ressemblait à madame Miller, elle ne la gar-

da pas long-temps. Il est vrai qu'elle lui donna plus d'un ducaten la quittant. Elle fit venir son intendant, et celui-ci compta à Lisbeth autant d'or qu'elle en parut dériser, autant enfin qu'elle put en porter. Lisbeth prit cet or, remercia la dame et s'en alla.

Le père Franck — Elle est bien pressée... Ah! je devine, elle va trouver sa mère et lui dire : Ma mère, je t'ai été jusqu'ici d'un faible secours, et ma paresse a nui à ton bonheur, mais je te rapporte beaucoup d'or : te voilà riche, et toi-même tu n'auras pas besoin de travailler. Prends ma mère, prends cet or et sois heureuse.

Marie. — Lisbeth se conduit tout autrement : elle prit une voiture et se fit porter à la ville voisine, où elle loua une belle maison qu'elle fit orner des plus beaux meubles : elle acheta des habits et des bijoux. et ne se refusa aucune chose dont la possession pouvait lui faire plaisir. Quand elle s'a-

percevait que l'argent commençait à s'épuiser, elle s'adressait à la dame qui lui en donnait de nouveau, et chaque fois autant qu'elle paraissait en désirer. Elle s'ennuya de cette vie, dès qu'elle eut une fois joui de tous les plaisirs, et pour se distraire, elle se mit à voyager. Elle parcourut les contrées les plus riches et les plus magnifiques, achetant partout sur son passage ce qu'elle trouvait de plus curieux, et enfin elle se fixa dans une très-grande ville où elle vécut comme une reine, ayant beaucoup de gens à son service, des équipages, des chevaux, des châteaux à la ville et à la campagne et beaucoup d'amis; car on dit que les gens très riches sont toujours beaucoup aimés. Bientôt en effet on la demanda en mariage, et elle épousa un jeune seigneur qui avait autant de fortune que de beauté.

Le père Franck. — Et sa mère ?

Marie. — Sa mère ne savait pas ce qu'elle était devenue , et Lisbeth , vivant dans les plaisirs et dans l'abondance , ne tarda pas oublier sa mère.

CHAPITRE XI.*Suite de l'Histoire de Lisbeth.*

VOILA qui va fort bien jusqu'ici, dit le père Franck; mais voyons la suite; qu'est-il arrivé à Lisbeth?

Marie. — Je n'en sais rien.

Le père Franck. — Je le vois, la mère Fritz ne t'aura raconté que la moitié de l'histoire.

Marie. Ah ! je voudrais bien en connaître la fin.

Le père Franck. — Si tu veux, je puis te la raconter.

Marie. — Bien volontiers.

Le père Franck. — Lisbeth vécut

assez long-temps de la même manière : il n'y avait aucun plaisir qu'elle ne se procurât ; ses voitures étaient les mieux dorées , ses chevaux les plus jeunes et les mieux exercés, ses valets les mieux vêtus et les plus insolens , et tous ceux qui habitaient la même ville étaient éblouis du luxe qu'elle étalait. Les promenades n'étaient plus occupées que par elle ou par les gens de sa suite.

Marie. — Et la mère Fritz qui ne m'a rien dit de tout cela!..... Après?....

Le père Franck. — Après tant de bonheur , Lisbeth éprouva de la satiété et de l'ennui : elle ne pouvait dormir, et passait les nuits à s'agiter sous les riches lambris de son palais. Parvenait-elle à s'endormir, elle était tourmentée par des rêves pénibles ou effrayans. Tantôt une main invisible lui enlevait toutes ses richesses , tantôt une voix menaçante

lui demandait où était sa mère, ce qu'elle avait fait de sa mère. Alors elle se réveillait tout en sueur, épuisée de fatigue et remplie de trouble et d'effroi. Elle appelait ses femmes de chambre et les grondait. Mon lit n'est pas bien fait, s'écriait-elle, et c'est vous qui, par votre maladresse me privez de sommeil. Une nuit, car ces reproches étaient fréquens, une de ses femmes lui répondit : Vraiment vous grondez sans cesse, comme s'il dépendait de nous de vous donner envie de dormir. Si vous ne pouvez vous reposer, vous seule en êtes cause, vous ne travaillez pas, vous n'éprouvez aucune fatigue, et vous surchargez votre estomac des alimens les plus excitans : il est impossible que vous passiez des nuits tranquilles. Voyez les ouvriers les plus malheureux, ils n'ont pas de lits et dorment beaucoup mieux que vous ne le pourriez faire. Alors Lis-

beth se mit en colère , et renvoya cette femme , dont toute la faute était d'avoir osé lui dire la vérité.

Marie. — Aussi , pourquoi parlait-elle?

Le père Franck. — Ne prenant jamais aucun repos , Lisbeth ne put conserver sa santé : elle digéra d'abord avec difficulté , et bientôt même elle fut obligée de renoncer à ses repas et de choisir les alimens les plus légers.

Marie. — Elle va gronder ses cuisiniers?

Le père Franck. — précisément : ce sont eux qu'elle accuse de son peu d'appétit : elle se fâche , les maltraite , les congédie , en prend d'autres , mais le tout en vain. A peine touche-t-elle aux meilleurs mets que le dégoût se fait aussitôt sentir. Elle aperçut dans la cour de son hôtel une pauvre femme qui mangeait un morceau de pain avec un grand appétit : elle courut à elle , indignée de la voir jouir d'un

bonheur qui lui était refusé, et la secouant fortement par le bras, tu mangeras donc toujours ? s'écria-t-elle , ta gourmandise me lasse.

Marie. — Oh ! c'était bien mal de se venger de la sorte.

Le père Franck. — Certes, c'était mal agir, mais Lisbeth se croyait tout permis, parce qu'elle était riche. — Moi, gourmande, reprit la pauvre femme, et je ne mange que du pain ! Cette réponse et la réflexion firent rougir Lisbeth, et elle rentra se cacher dans ses appartemens.

Quelque temps après elle fit venir un médecin, et lui promit une somme considérable s'il réussissait à la guérir. Je tâcherai de vous rendre à la santé, lui dit le docteur; mais il faut, avant tout, changer votre manière de vivre. Vous avez besoin de mener une vie plus active, de rechercher le travail, que vous avez évité jusqu'ici, et sans lequel il n'est pas de jours bien em-

ployés, ni de santé bien durable. Lisbeth ne voulut pas entendre plus longtemps des conseils qui n'étaient pas de son goût; elle se fâcha contre le médecin, lui paya sa visite et le congédia sans suivre aucun de ses sages conseils.

Quel avantage aurais-je à être riche, disait Lisbeth, si je ne puis manger à mon goût, et s'il faut que je ne boive que de l'eau et du lait ? Ce médecin est un ignorant, et j'en trouverai quelque autre, sans doute, qui me rendra la santé sans m'obliger à un pareil esclavage. En effet, elle trouva un autre médecin plus commode, qui profita de son égarement, et qui, loin de remédier à ses douleurs, se fit payer fort cher pour céder à tous ses caprices. Lisbeth s'impatiait de toujours souffrir; alors ce faux docteur se fit compter une somme considérable d'argent pour une potion qui devait assurer son rétablissement; mais, au lieu de la lui administrer, il quitta le pays en emportant ses ducats.

Lisbeth conçut un violent chagrin de son état, et cette tristesse vint ajouter encore à ses douleurs. Bientôt elle ne put marcher , et ses femmes étaient occupées à la promener dans ses jardins ou à lui faire des lectures pendant la longueur des nuits. Avec de l'or on achète tous ces soins; mais ce n'est point avec de l'or que l'on obtient une bonne santé; c'est avec le travail et la sobriété.

CHAPITRE XII.

Fin de l'Histoire de Lisbeth.

LISBETH ne pouvait pas répondre à toutes les personnes qui travaillaient pour sa maison ; elle ne pouvait non plus gouverner ses domestiques , ni les surveiller. C'est sur un intendant, appelé *Conrad* , qu'elle se reposait de ces soins. Ce *Conrad* était fort actif , très-laborieux, adroit et entreprenant ; mais toutes ces qualités , il les faisait servir à son intérêt et non à celui de sa maîtresse.

Un jour *Conrad* était arrivé jusqu'à

la porte du cabinet de Lisbeth , et il allait y entrer , quand il entendit remuer de l'or : il s'arrêta , regarda à travers la serrure , et vit sa maîtresse qui , après avoir compté beaucoup de pièces d'or , replaçait dans une armoire des sacs énormes remplis des mêmes pièces. Il remarqua où la clef de cette armoire était déposée , profita d'une soirée où il était seul à l'hôtel , ouvrit l'armoire , enleva tous les sacs , et disparut.

Ce ne fut que plusieurs jours après que Lisbeth s'aperçut de la perfidie de Conrad , et même de son départ. Beaucoup de gens qui fournissaient l'hôtel , ne voyant plus l'homme auquel ils s'adressaient pour être payés de leurs mémoires , vinrent les apporter à la dame au service de laquelle l'intendant était attaché. Lisbeth reconnut d'abord par là que sa confiance était mal placée , car on lui réclamait des sommes considérables

qu'elle avait données à Conrad , et que celui-ci avait gardées , au lieu de satisfaire ceux auxquels elles étaient dues. C'était sans doute une perte pour Lisbeth ; mais cela ne lui causa qu'une légère contrariété, dans la persuasion où elle était qu'en puisant à ses sacs elle réparerait ce dommage , sans presque diminuer son trésor. Elle ouvrit donc son armoire ; mais quel fut son désespoir !.... Tout était enlevé , et Conrad , qui était passé en pays étranger, l'abandonnait sans aucune ressource , et la laissait avec des dettes énormes. Ce dernier coup acheva de déranger la santé de notre jeune princesse ; elle devint si malade et si chagrine qu'elle fût bientôt insupportable aux autres et à elle-même.

Marie. — Ma foi, je ne l'aime plus...

Le père Franck. — Il y a longtemps moi que j'ai cessé de l'aimer.

Elle se vit enfin forcée d'abandonner tout ce qu'elle possédait, et, sous les haillons de la misère, elle parcourut les grandes routes, implorant la pitié du voyageur. Elle ne pouvait marcher qu'avec douleur, étant habituée à se faire traîner sur un fauteuil ou porter en voiture, et elle ne prenait qu'avec dégoût des alimens grossiers. A une demi-lieue de la ville qu'elle venait de quitter, demeurait un bon paysan qui consentit à lui donner asile : elle se coucha sur la paille, et n'y trouva pas plus de repos que les jours précédens sur un lit pompeux ; elle passa toute la nuit à réfléchir sur le parti qui lui restait à prendre, et se décida à aller trouver la dame qui lui avait donné tant d'or, espérant qu'elle lui fournirait les moyens de retrouver son opulence. Lisbeth se trompait encore : sa protectrice ne la vit pas plutôt venir à elle, qu'elle alla à sa rencontre, et, l'abordant

avec un visage sévère : Dans quel état êtes-vous, grand Dieu ! qui vous a faite si misérable ? — C'est la lâcheté d'un intendant, répondit Lisbeth. — De Conrad, voulez-vous dire, reprit aussitôt la dame : cela est faux. Conrad vous a trompée, mais c'est votre paresse qui vous a mise à sa discrétion ; c'est votre imprévoyance et votre insensibilité qui vous ont plongée dans l'état de misère où je vous vois. Si vous aviez aimé le travail, l'or que j'avais mis entre vos mains vous offrait les moyens d'arriver à la fortune, sans vous imposer de grandes fatigues ni de rigoureuses privations. Si vous aviez eu de la prudence, vous auriez économisé votre argent, et vous l'auriez placé en plusieurs endroits, de manière que Conrad, en vous volant, ne vous aurait pas ruinée. Si vous aviez eu plus de sensibilité, vous seriez retournée auprès de votre mère,

dont les sages conseils vous auraient empêché de tomber dans l'abîme où vous allez périr. Après cette leçon, cette dame, qui était une Fée aussi raisonnable que puissante, laissa Lisbeth se désoler, et disparut.

Le visage rouge de honte et de dépit, notre infortunée se retira; et, après avoir traîné quelque temps encore une existence misérable, elle finit par succomber à son chagrin. Telle fut la mort d'une jeune fille qui s'était refusée à travailler, et qui, n'ayant fait de bien à personne pendant qu'elle était dans l'opulence, ne trouva aucun secours lorsqu'elle tomba dans la misère. Une vie dissipée conduit à une mort prompte, et souvent honteuse : l'histoire de Lisbeth en est une preuve.

Marie. — Je plains cette pauvre Lisbeth, mais je serais bien fâchée de l'imiter : si jamais je deviens riche, je ne serai pas seule heureuse. L'histoire est-elle finie?

Le père Franck. — Non, j'ai encore à te parler de la sœur de Lisbeth, de Francisque...

Marie. — Oh ! voyons l'histoire de Francisque...

Le père Franck. — Cette histoire est plus gaie que celle de Lisbeth ; mais aujourd'hui nous avons assez causé, il faut nous remettre chacun à notre travail ; le premier jour où Louise sera contente de toi, tu entendras l'histoire de Francisque. Allons à l'ouvrage.

CHAPITRE XIII.

Marie acquiert tous les jours de nouvelles qualités , et se fait aimer des gens de la ferme.

LE désir de se montrer reconnaissante rendit Marie sage et laborieuse: elle s'acquittait avec zèle de la tâche que Louise lui donnait tous les matins, et bientôt les ouvriers de la ferme, qui avaient blâmé le père Franck de sa trop grande bonté , lui firent des éloges de sa fille adoptive, et convinrent qu'il était heureux d'avoir si bien rencontré dans son désir de faire du

bien. Louise était enchantée, et voulait que son père annonçât à Marie qu'elle était encore sous la protection de madame Miller , et que même elle était devenue, par un acte authentique, sa fille adoptive. Il lui faisait peine de penser que l'orpheline accusait madame Miller , et elle aurait voulu la justifier en lui dévoilant tout le mystère. Moins de précipitation, lui disait le père Franck ; Marie nous donne, il est vrai, beaucoup de sujets de satisfaction, mais cela pourrait bien ne pas durer. On ne change pas tout coup, et il est impossible qu'elle ne retombe pas dans quelque faute ; alors notre voix serait moins forte, et nous obtiendrions moins de soumission lorsqu'elle serait assurée d'être la fille d'adoption de notre bonne maîtresse. Ce serait d'ailleurs contrarier les ordres de madame Miller, et, tu le sais, ma Louise, c'est elle , après Dieu , à qui nous avons juré le plus d'obéissance.

Le père Franck allait continuer , mais Marie entra , et Louise parut d'ailleurs se rendre aux sages avis de son père. Marie s'approcha du père Franck pour lui dire bonjour , puis elle embrassa Louise.

As-tu bien travaillé ce matin ? lui dit Louise. Oui, reprit-elle, j'ai mis la laiterie en ordre. Il faut cependant te faire un aveu; il restait une mesure de lait caillé, que j'ai donnée à la pauvre femme qui nous vend des balais : elle paraît si malheureuse. Tu as bien fait. répondit Louise , et je t'approuve. Cette femme va te bénir , comme le batteur en grange , qui dit à tout le village que tu es une bien bonne fille, depuis que tu as intercédé pour lui auprès de mon père. Tu le vois , on gagne à se faire aimer , et il est doux d'entendre son éloge dans la bouche de tous ceux qui nous entourent. Tiens, ajouta-t-elle, en attendant que mon père ait achevé les comptes qui

l'occupent , porte ces grains aux pigeons, et va rassembler les joncs dont nous aurons besoin pour nos corbeilles de ce soir. Marie s'acquitta fort bien de ces deux commissions, et lorsqu'elle eut fini, le père Franck, pour la récompenser, fit le tour du jardin avec elle. Pendant cette promenade , Marie, apercevant un prunier qui était chargé des plus beaux fruits , se prépara à les abattre , et déjà elle avait ramassé quelques pierres pour jeter dans l'arbre.

Marie, lui dit le père Franck , que fais-tu donc là ?

Marie. — Je veux abattre ces prunes.

Le père Franck. — Tu seras donc toujours une étourdie ? Tu veux cueillir ces fruits , et qui t'en a donné la permission ?

Marie — J'aurais dû vous la demander.

Le père Franck. — Non, pas à moi, mais au propriétaire de ces arbres.

Marie — Ce n'est donc pas à vous?

Le père Franck. — C'est à Mathieu, qui occupe la ferme voisine; car ce matin même, je lui ai vendu la récolte de ces pieds d'arbres pour cette année. Tu allais, sans le vouloir, commettre un vol.

Marie. — Un vol!

Le père Franck. — Sans doute, puisque tu disposais d'une chose qui ne t'appartenait pas : pour avoir des prunes à soi, il faut les payer.

Marie. — Mais vous, si vous ne les aviez pas vendues, vous auriez pu les manger, et cependant vous ne les avez pas payés.

Le père Franck. — Tu te trompes : je les paie tous les jours ; ne m'a-t-il pas fallu acheter des pruniers pour les planter? ne faut-il pas, en payant le loyer de ma ferme, que je paie le

loyer du terrain qu'ils occupent ? et tous les soins qu'ils ont exigés avant de croître aussi grands que tu les vois et avant de rapporter des fruits , qui est-ce qui les a pris, si ce n'est moi ? Tu vois donc bien qu'ils m'appartiennent et que je les ai payés.

Marie. — Mais ils sont aussi à Louise, qui ne les a pas payés ?

Le père Franck. — Oui, ils lui appartiendront un jour , parce qu'après la mort des pères, ce qu'ils possèdent appartient à leurs enfans.

Marie. — Mais moi, qui me donnera des arbres ?

Le père Franck. — Celui qui m'a donné ceux-ci, le travail.

Marie promet de bien travailler pour acheter un jour un jardin, et pouvoir y planter des pruniers. Le reste du jour elle se comporta si sagement , que le père Franck consentit , après le souper, à lui raconter l'histoire de la sœur de Lisbeth.

Cette seconde histoire ne devait pas ressembler à la première : autant Lisbeth avait été injuste et coupable, autant Francisque avait eu de modération et de sagesse. La première devait montrer à Marie combien le vice est hideux , et la seconde allait lui faire voir combien la vertu est aimable. C'est ainsi que les bons et mauvais exemples , lorsqu'ils sont habilement présentés , peuvent également servir au plan d'une bonne éducation.

CHAPITRE XIV.

Histoire de Francisque.

PENDANT que Lisbeth menait une vie inutile et si peu réglée, Francisque travaillait avec sa mère. Elle avait entendu parler de la fortune de sa sœur , et dit un jour devant sa mère qu'elle serait heureuse de posséder autant de richesses. A quoi te serviraient-elles ? reprit la mère. — A ne plus travailler , répondit Francisque. — Ne plus travailler ! ah ! crois-moi , bénis la nécessité qui te force au travail. C'est au travail que tu dois la santé , c'est encore à lui que tu dois

ton sommeil. Les paresseux passent bien peu de nuits tranquilles, et leur sort est si misérable, que tu ne l'envies que parce qu'il ne t'est pas connu. Tu vois ces bois, ces fruits, ces grains que nous avons amassés pour l'hiver; sans le travail, je n'aurais pu me les procurer. La mère remit alors à Francisque des aiguilles à tricoter et des laines de plusieurs couleurs. « Travaille, lui dit-elle, travaille, et ta mère t'embrassera avec joie, et le ciel bénira ton avenir. » Quoi de plus doux que ces paroles ! elles suffiraient pour guérir de la paresse, si d'ailleurs le travail ne portait avec lui sa récompense.

Francisque suivit cet avis salutaire; elle ne tarda point à reconnaître que sa mère avait raison, et que la voie la plus courte pour arriver au bonheur est de beaucoup travailler. Travaillons, donnons-nous de la peine; c'est le fonds qui manque le moins.

Tandis que Lisbeth, accablée de sa propre paresse, passait les jours dans l'ennui , Francisque voyait les journées s'écouler avec une incroyable vitesse. Lisbeth , obsédée par ses dégoûts , ne pouvait toucher aux mets de sa table somptueuse ; Francisque mangeait avec autant de plaisir que d'appétit au repas modeste et frugal : Lisbeth , couchée sur l'édredon le plus moëlleux , ne pouvait y trouver le repos ; Francisque dormait la nuit entière, et s'éveillait en souriant. Bientôt cette jeune fille laborieuse trouva, dans la vente des vêtemens de tricot qu'elle savait faire, des bénéfices assez grands pour acheter un arpent de terre : elle y fit planter des arbres, et ces arbres rapportèrent des fruits.

Marie. — Oh! des fruits!

Le père Franck. — De fort bons fruits, et jamais elle n'en cueillait un seul, qu'elle n'en fit d'abord hommage à sa mère. Ma mère, lui disait-elle

alors , accepte ces fruits de mon jardin. Je les dois à tes sages conseils. Sans toi , sans l'amour du travail que tu as su m'inspirer, je ne les aurais jamais acquis ; ils t'appartiennent , ils sont bien à toi.

Cependant Francisque éprouva, peu de temps après , une assez vive contrariété : on lui déroba une quantité de laines dont elle avait fait provision, les aiguilles que sa mère lui avait données, et un métier à broder qu'elle avait acheté de ses épargnes. Elle fut d'abord fort affligée de cette perte , mais elle s'en consola , en travaillant et en faisant de nouvelles économies, afin de remplacer au plus vite les objets perdus. Ceci arriva au même temps où l'intendant de Lisbeth s'enfuyait avec la fortune de sa maîtresse. Lisbeth fut inconsolable; elle ne pouvait, en effet, réparer le tort que l'infidélité de Conrad lui causait ; mais Francisque trouva toujours des res-

sources dans son assuidité au travail, et dans son amour pour sa mère.

Francisque était recherchée par toutes les personnes qui habitaient auprès d'elle ; mais elle était surtout aimée par un jeune villageois nommé *Christiern*. Il était , comme elle , sage et laborieux ; il obtint facilement son amour et sa main. Les parens de Francisque se félicitaient de la voir épouser un homme d'une conduite aussi estimable , et la famille de *Christiern* se réjouissait, de son côté, d'avoir une bru aussi belle, et non moins active qu'économe. On célébra la noce , et ce jour de bonheur fut la récompense de Francisque : *Lisbeth* , à la même époque, mourait dans la honte et dans la misère.

Francisque et *Christiern* vécurent fort long-temps , et furent constamment heureux. Aimés de leurs enfans, estimés de leurs voisins, ils passèrent sur cette terre pour s'y entendre louer,

et y laissèrent après eux le plus doux souvenir.

Marie leva les yeux vers le ciel , en signe de désir , et le père Franck la conduisit à sa couche sans rien ajouter à ce qu'il venait de lui raconter.

C'est ainsi que ce bon vieillard trouvait, même pendant les heures de récréation , le moyen d'instruire l'élève de Louise.

CHAPITRE XV.

*Marie reçoit une lettre de madame
Miller.*

QUELQUES jours après, l'occasion s'en étant présentée , le père Franck dit à Marie : A qui désirais-tu ressembler , à Lisbeth ou à Francisque.

Marie — A Francisque. Voudriez-vous me donner des aiguilles à tricoter comme les siennes?

Le père Franck. — Demande à Louise, peut-être t'en donnera-t-elle.

Marie quitta aussitôt le père Franck,

et , courant après Louise qui traversait la cour : Veux-tu me donner des aiguilles à tricoter, lui demanda-t-elle? — Et qu'en veux-tu faire? — Travailler avec, pour amasser de quoi acheter un arpent de terre, où je planterai des arbres qui rapporteront des fruits. — Si tu es bien sage et bien obéissante , je te promets que la première fois que j'irai au marché, je t'en rapporterai de la laine et des aiguilles. Marie, dans cet espoir, s'acquitta avec exactitude de toutes les commissions qu'on lui donna; elle fit bien son devoir , et n'oublia pas de témoigner sa reconnaissance pour chaque bienfait qu'elle reçut des fermiers. Enfin , croyant qu'elle avait mérité une récompense , elle demanda à Louise : Aurai-je bientôt des aiguilles et des laines pour travailler comme Francisque ? Louise s'était munie du petit présent , elle le remit aux mains de Marie , qui en sauta de joie ; et la

première leçon de tricot eut lieu sur-le-champ.

Marie ne tarda point à faire des progrès : dès la première leçon , elle savait fort bien tenir ses aiguilles , et , peu après, elle fut en état de travailler seule, et de compter ses mailles dans les proportions voulues. Il est une leçon que Marie recevait avec moins de plaisir , et qui lui profitait bien moins , c'était la leçon de lecture : avec grande peine elle était parvenue à retenir quelques-unes des lettres de l'alphabet; mais elle n'avait pas assez de mémoire pour lire les mots entiers; elle oubliait , en assemblant une syllabe, la syllabe précédente, et ainsi , elle ne pouvait prononcer le mot qu'elle venait d'épeler.

Le père Franck lui avait fait plusieurs fois des reproches de ce manque d'attention , lorsqu'un jour il reçut d'un valet en livrée une lettre cachetée : Louise et Marie étaient alors pré-

sentes. Franck, ayant lu l'adresse de la lettre , dit à Marie : Voilà une lettre qui est pour toi. Pour moi ! reprit Marie toute surprise, et qui donc vous l'a dit ?

Le père Franck. — L'adresse que je viens de lire : il y est écrit : *A Marie.*

Marie. — Ah ! lisez-la moi, que je sache qui est-ce qui m'écrit, et ce qu'on veut me dire.

Le père Franck. — Je ne saurais ; car il est dit sur l'enveloppe : *Marie doit lire cette lettre elle-même.*

Marie. — Ah ! mon Dieu, si je savais lire !..... Cette exclamation fut suivie d'un long silence. Marie courut à Louise, en la suppliant de lui décacheter la lettre : je n'en ferai rien, lui dit Louise ; mais garde ce billet jusqu'à ce que tu saches lire. La petite fille pleura et ne mangea point au dîner, de chagrin de ne pouvoir

apprendre ce que renfermait cette lettre.

Vers le soir, elle supplia de nouveau le père Franck, mais inutilement, et elle passa une mauvaise nuit, fort contrariée de ne pouvoir satisfaire sa curiosité. Le lendemain, après le déjeuner, le père Franck tenant la lettre entre ses mains, elle lui demanda, les larmes aux yeux, de lui en dire le contenu. Il fit encore beaucoup de résistance; mais, comme s'il ne pouvait rester plus long-temps insensible à ses prières, il rompit le cachet et lut ces mots :

Ma chère Marie,

Je vais passer la journée à la ferme des Sapins, qui n'est pas fort éloignée de celle du père Franck : prie-le de te conduire près de moi, que je te loue de ta bonne conduite, et que nous di-

nions ensemble. J'ai beaucoup de choses à t'apprendre qui te feront le plus grand plaisir. Viens voir

ton ancienne amie ,

La baronne MILLER.

Oh! elle ne m'a pas oubliée, s'écria Marie ; permettez-moi d'aller la rejoindre.

Volontiers, dit Franck, et il appela un garçon de ferme pour la conduire aux Sapins.

Quand Marie arriva à la ferme, madame Miller venait de monter en voiture.

Pourquoi n'êtes-vous pas venue hier? lui dit le fermier. Madame vous attendait avec bien de l'impatience , pourquoi vous rendre si tard à son invitation?

Marie ne put répondre, elle rougit et baissa les yeux. Espérez , lui dit le fermier; dans quelques mois madame la baronne doit nous honorer encore d'une visite , je lui dirai de vous l'écrire, et, cette fois , vous vous dépêcherez davantage.

Marie revint lentement à la ferme de Franck; elle était triste et pensive. En entrant dans la maison , elle alla se jeter dans les bras de Louise, et lui dit en pleurant : Madame Miller est partie, que va-t-elle penser de moi ?

Louise. — Nous lui ferons savoir que n'as pu être avertie, parce que tu ne sais pas lire.

Marie. — Oh ! non , ne lui dites point , je vais apprendre à lire avant qu'elle ne m'écrive.

Ces derniers mots comblèrent de joie Louise et son père , et il fut convenu qu'on mènerait, dès le lendemain , Marie à l'école. Le maître d'école était un homme sensé , plus

instruit que ne le sont d'ordinaire ceux qui se livrent à cette tâche pénible , et il était chéri de tout le village , où son nom était en grande vénération.

CHAPITRE XVI.

*Marie chez le maître d'école , elle se conduit mal envers ses camarades.
— Belle action de Marie.*

Le lundi suivant, le bon Franck, se rendant aux désirs de Marie , la conduisit chez le maître d'école. Celui-ci, qui s'appelait *Lichstenstein* , était digne du poste qu'il occupait , poste difficile , et qui ne peut être bien rempli que par l'homme qui joint à quelque instruction une patience extrême et une grande bonté. Toutes

ces qualités se remarquaient chez Lichtenstein.

Il reçut Marie avec bonté, et, comme il allait ouvrir l'école au moment où elle arriva, il la prit par la main, la conduisit au milieu de la classe, et dit aux élèves : Mes chers enfans, je vous amène une nouvelle compagne : moins heureuse que vous , elle est arrivée à un âge où vous saurez quelque chose, sans avoir encore rien appris ; mais c'est un motif de plus pour que vous la traitiez avec indulgence. Elle n'a plus de parens, elle est seule dans ce monde; et, par conséquent, elle a besoin de toute votre amitié. Me promettez-vous de la recevoir parmi vous comme une amie ? Me le promettez-vous ? Oui, répondirent tous les enfans qui se trouvaient alors réunis dans l'école.

Ce jour , on fit connaissance , et, comme le maître n'exigea pour ainsi dire rien de son nouvel élève, comme

il permit, à cause de son arrivée, une plus longue récréation, tout se passa fort bien, et Marie rentra à la ferme, enchantée de ses nouvelles compagnes. Les jours suivans, ce fut tout autre chose. L'école était devenue triste aux yeux de Marie; elle n'y allait plus qu'à regret, et s'y conduisait fort mal. Elle avait toujours quelque motif de querelle avec les autres élèves : tantôt elle accusait ses camarades de lui avoir tiré les cheveux, de l'avoir renversée à terre, et, lorsqu'on examinait ses rapports de plus près, on découvrait toujours que c'était elle qui avait commencé, et qui était la cause première de tout le mal. Les caresses même de ses camarades lui étaient désagréables, et, dès qu'elles l'approchaient, elle les accusait d'user envers elle de mauvais traitemens.

Pendant la lecture, elle paraissait fort attentive; mais, tandis qu'elle

avait les yeux attachés sur son livre , elle pinçait sa voisine , et elle joignait bientôt ses plaintes aux siennes, assurant qu'on l'avait traitée de même , afin d'écarter les soupçons. Ces petites scènes , qui se renouvelaient sans cesse , mettaient le désordre dans la classe , et le père Lichtenstein , qui n'était point dupe des ruses maladroites de Marie , était forcé de recourir aux corrections.

Il la mit d'abord en un lieu de la classe où elle était séparée des autres élèves , en lui disant : Puisque tu ne peux vivre avec tes camarades , reste donc toute seule. Cette punition, qui devait rendre Marie honteuse , n'eut pour résultat que d'aigrir son caractère : elle faisait à ses camarades de hideuses grimaces , et contrefaisait , d'une manière grotesque , les gestes du vieux Lichtenstein, aussitôt qu'il n'avait plus les yeux sur elle.

On se vit donc forcé de recourir à

un autre moyen. Le lendemain, lorsque Marie demanda son dîner : Tu n'en es pas digne, lui dit Lichtenstein, et je vais le garder jusqu'à ce que tu aies mérité de le manger. Si , d'ici à la fin de la classe, personne n'a formé de plaintes contre toi, je te le donnerai. Ce moyen était puissant , il eut d'abord un plein succès; mais, quelques jours après, Marie recommença, et ses camarades finirent par la maltraiter horriblement, se vengeant ainsi de toutes ces méchancetés. Le visage déchiré, les yeux en larmes, elle courut à la ferme et s'y plaignit amèrement. Le père Franck n'eut point l'air d'entendre ses cris , et ne fit aucune attention à ses plaintes. Cette indifférence la surprit , elle courut à Louise.... Tu as tort de t'étonner , lui dit Louise, mon père aura trouvé que tu n'avais reçu de tes camarades qu'une juste punition. Celui qui est méchant doit se soumettre à la méchanceté des autres.

Cependant Lichtenstein corrigea sévèrement ceux de ses élèves qui avaient frappé Marie : on ne doit pas se faire justice soi-même, et c'était au maître d'école à punir.

Notre indocile pensionnaire fut ramenée, malgré ses cris, chez le père Lichtenstein, et la sévérité la plus grande fut employée contre l'opiniâtreté de son caractère. Elle passa toutes ses journées sans récréations, voyant de loin les jeux et les plaisirs de ses camarades, et ne pouvant y prendre part. Cet état d'isolement, cette honteuse séparation, causèrent quelque peine à Marie. Elle réfléchit; elle sentit qu'il y a toujours plus d'avantage à se bien conduire qu'à s'exposer aux punitions et aux réprimandes, et son caractère emporté perdit peu à peu de sa violence. Elle était sauvage, elle devint plus sociable; elle exagérait les torts de ses camarades, elle s'efforça bientôt de les cacher.

Le père Lichtenstein , la reconduisant un soir à la ferme , dit à ses amis : « Votre enfant m'a causé aujourd'hui une grande joie : nous avons à l'école une jeune fille qui ne manque ni d'intelligence ni de facilité pour apprendre , mais qui trouble l'étude par de continuelles espiégleries. Sa mère était venue ce matin, et lui avait annoncé qu'à la première plainte elle la retirerait de l'école et la mettrait à travailler à la terre. Ces avis causa beaucoup de chagrin à notre étourdie, qui n'est pas moins avide d'apprendre que de faire des niches à ses camarades ou à son maître. Elle pleure amèrement.... Cependant , deux heures après le départ de sa mère , elle recommença , et mit toute la classe en rumeur. J'étais fort mécontent et j'allais sévir. Marie, qui n'avait point oublié les menaces de la mère , s'accusa du bruit que l'on avait fait , souffrit patiemment la punition ; et ce n'est

que par ses camarades que j'ai appris la vérité et sa bonne action. Quand je lui ai demandé pourquoi elle s'était accusée elle-même : « Je craignais, m'a-t-elle répondu , que ma petite amie n'allât travailler à la terre. » Ce trait de dévouement de Marie la rendit bientôt chère à toutes ses camarades.

CHAPITRE XVII.

Noce à la ferme. — Bienfaisance du fermier.

DEPUIS long-temps le fils de Lichtenstein venait à la maison de Franck, et cherchait à plaire à Louise : il l'aidait dans les travaux de la ferme , et faisait si bien que , tous les matins , elle trouvait achevé l'ouvrage qui pouvait lui causer quelque fatigue.

Le père Franck voyait avec plaisir Mathieu (c'était le nom du fils de Lichtenstein) chercher à plaire à sa fille. Il connaissait ce jeune homme , et savait combien il était estimable ;

aussi les fiançailles eurent-elles lieu dès que le maître d'école eut fait la proposition du mariage.

Le jour de la noce une fois fixé , le père Lichtenstein vint voir le père Franck , et lui dit : Nos enfans vont s'unir, et nous devons rassembler nos amis , et leur donner un bon repas, afin de leur prouver combien cette union nous cause à tous deux de joie et de plaisir. Il lui montra alors la note de tout ce qu'il jugeait convenable d'acheter pour la fête. Franck lut cette note , et , quand il eut fini : Est-ce tout? demanda-t-il à Lichteinstein.

Lichteinstein. — Sans doute : trouverais-tu qu'il n'y a pas assez?

Franck. — Bien au contraire , je trouve qu'il y a beaucoup trop. Nous voulons nous réjouir, nous le devons, sans doute; mais , dans un jour aussi heureux pour nous , n'oublions pas

qu'il en est qui souffrent et qui pleurent.

Lichtenstein. — Nous ferons leur part.

Franck. — Nous avons, par exemple, une voisine qui a beaucoup d'enfans, et qui est dans la plus affreuse misère, il faut venir à son secours. Faire manger le pauvre pendant un jour ne suffirait pas pour attirer les bénédictions du ciel sur l'union que nos enfans vont former, il faut un bienfait plus durable. Mettons notre pauvre voisine au-dessus du besoin.

Lichtenstein — Et comment cela ?

Franck. — Tu vas le voir (relisant la note du repas) : dix poules et quatre coqs..... quatre poules et deux coqs suffiront. Fais une pareille réduction sur les autres articles, et tu pourras, avec ce superflu, arracher la pauvre veuve au malheur qui l'accable. Crois-moi, la bénédiction de

cette famille est le plus beau présent de noce que nous puissions faire aux nouveaux mariés.

Lichtenstein. — Soit dit , Franck ; et que tout soit fait selon ton bon plaisir.

Franck. — Le village tout entier va te bénir ; mais il ne sera point surpris , car il est habitué à te voir faire le bien.

La veille de la noce , Lichtenstein se rendit avec toute sa famille à la demeure de la pauvre veuvè ; Louise, Marie et quelques amis l'y accompagnèrent. Cette mère, entourée de ses malheureux enfans , était alors occupée à implorer Dieu : agenouillés autour d'elle à la lueur d'une petite lampe , les enfans récitaient des prières , et leur mère interrompit leurs actions de grâce, en répétant : *Ce que Dieu fait est bien fait.* C'est par cette phrase qu'elle se soutenait dans l'adversité , et qu'elle ranimait leur cou-

rage. Oui, *ce que Dieu fait est bien fait*, répéta Lichtenstein d'une voix forte en frappant à la porte, et Dieu, dit-il à la veuve, lorsqu'elle eut ouvert, Dieu vient vous secourir. Cette femme fut fort étonnée de voir entrer tant de monde, et chacun lui apportant quelque chose. L'un lui remettait un sac de blé, l'autre plusieurs mesures de farine, un autre des poules, plusieurs amenaient des montons, il y avait aussi quelques porcs... Enfin, elle se trouvait tout à coup en état de vivre et de faire valoir ses présens. Dieu de bonté! s'écria-t-elle.... et c'est tout ce que son émotion lui permit de dire. Les enfans étaient émerveillés; mais, quand cette famille fut revenue de sa surprise, ceux qui lui avaient apporté tous ces dons s'étaient dérobés à sa reconnaissance.

Quelques instans après, la veuve vit arriver un garçon de ferme qui lui amenait une vache et son veau.... C'était le présent du père Franck.

Mes enfans, reprit la veuve, remercions Dieu de nouveau; je vous l'avais bien dit : il aura pitié de nous. Demain nous irons près de l'autel où se marieront les enfans de nos bienfaiteurs , et nos prières seront aussi ferventes que notre reconnaissance est profonde.

CHAPITRE XVIII.

De Dieu.

LA noce de Louise et de Mathieu fut une fête pour tout le village, et la jeune Marie eut sous les yeux le spectacle toujours attendrissant du bonheur que procure la vertu. La ferme de Franck reçut donc un nouvel hôte, et les conversations que tenaient ensemble Mathieu et le père Franck, aux heures des repas, tournaient à l'avantage de Marie : elle y puisait toujours quelques connaissances nou-

velles , ou quelques bons principes.

Un jour, comme on parlait de Dieu pendant le repas, et que le père Franck venait de répéter sa maxime favorite : *Ce que Dieu fait est bien fait* , Marie parut prendre un grand intérêt à la conversation , et demanda au père Franck et à Mathieu de lui faire connaître Dieu.

Depuis long-temps le fermier attendait cette occasion de l'instruire; il la saisit avec empressement. Tu veux savoir ce que c'est que Dieu ? Oui , répondit Marie. Eh bien ! reprit Franck, avant peu je te l'apprendrai.

Ce jour même il conduisit Marie sur un tertre élevé , d'où l'on découvrait un vaste horizon , et d'où l'on voyait à ses pieds se dérouler des plaines immenses. Comment trouves-tu le spectacle que nous apercevons d'ici ?

Marie. — Bien beau.

Franck. — N'est-il pas vrai qu'il serait beau de voir manœuvrer dans ces plaines quelques régimens de cavalerie? As-tu déjà vu cela?

Marie. — Oui. Quelque temps avant la mort de mon père, son régiment passa par Brunn; c'était un beau coup-d'œil. Ils se réunirent d'abord tous, puis ils se séparèrent en plusieurs pelotons, et se dirigèrent de divers côtés. Tantôt ils allaient au pas, tantôt au galop; ils avaient l'air de marcher les uns contre les autres, comme pour combattre. Ensuite ils se rapprochèrent et se trouvèrent en ordre comme en arrivant.

Le père Franck. — Comment pouvaient-ils si bien s'entendre et exécuter tous ces mouvemens avec autant d'exactitude?

Marie. — C'était d'après un commandement.

Le père Franck. — Je m'en doute bien; sans cela, tant d'hommes auraient bientôt marché dans la plus grande confusion. As-tu vu celui qui commandait?

Marie. — Non; mais la mère Fritz, qui était avec moi, m'a dit que c'était le général Spenley.

Le père Franck. — Fort bien : Sais-tu que l'Autriche a encore d'autres régimens que celui-là? ils se sont rassemblés tous à un signal donné, et cependant ils étaient en garnison dans des provinces fort éloignées les unes des autres. Je me suis demandé comment tant de mille hommes, tous étrangers les uns aux autres, pouvaient se réunir, en si peu de temps sur un même point, et avec tant d'ordre et de précision. J'ai vu qu'il fallait qu'il y eût quelqu'un qui les commandât.

Marie. — C'est, je crois, le général Daun.

Le père Franck. — C'est possible ; il faut aussi pourvoir à la nourriture de tous ces hommes et de leurs chevaux.

Marie. — C'est encore le général Daun , m'a dit mon père : il a grand soin de ses soldats, et il en est fort aimé.

Le père Franck. — Ce que tu viens de dire là du général Daun s'appliquerait fort bien à Dieu. Dieu dirige le monde, et si le soleil se lève à des heures régulières pour éclairer les hommes ; si la lune croît et décroît d'après des époques fixes et bien connues ; si les brouillards s'élèvent et retombent en une rosée bienfaisante ; si les rivières se remplissent en certaines saisons des poissons que nos tables attendent , si les arbres , si les semences de la terre portent leurs fruits avec tant d'abondance et de variété ; enfin , si tout dans la nature

se succède avec un ordre admirable, c'est qu'un commandement suprême fait tout obéir. Celui qui ordonne tout, dirige tout et pourvoit à tout, celui-là, c'est Dieu.

Marie. — Oh ! l'aurais-tu vu ?

Le père Franck. — Non, mais je n'ai pas vu le général Daun, et je sais que c'est lui qui fait mouvoir nos armées. Combien de choses ne tombent pas sous nos sens, que notre œil ne peut apercevoir, et qui cependant existent. Jamais tu n'as vu le vent ?

Marie. — Non, jamais.

Le père Franck. — Et cependant tu ne doutes pas qu'il n'existe : tu ressens ses effets. De même l'ordre qui règne dans la nature nous démontre l'existence de Dieu.

Depuis ce jour, il ne se passa aucune circonstance remarquable que

Marie ne songeât à Dieu : ses pensées s'élevèrent souvent vers le Créateur, et tous les jours elle gagnait par là quelque qualité, ou acquérait quelque vertu.

CHAPITRE XIX.

De l'Homme.

DANS quelques contrées de l'Allemagne, on a, comme en Angleterre, l'habitude de fêter les anniversaires. Le jour de la naissance de chacun des membres d'une famille devient un jour de fête, et on demande au ciel de prolonger une vie dont on célèbre le premier jour. C'était une coutume à la ferme du père Franck, et, comme on n'avait pu savoir quel jour Marie était née, on fêta l'anniversaire de son arrivée. Deux années

s'étaient déjà écoulées depuis que Marie était chez le fermier, et elle avait beaucoup grandi; elle n'était plus reconnaissable; ses traits s'étaient développés, sa figure avait pris de l'expression en même temps que son cerveau avait reçu des idées, et Marie était remarquable par sa bonne tenue et sa beauté. Elle faisait honneur à ses hôtes; elle était la plus jolie de toutes les jeunes personnes du village.

Il arriva que le jour anniversaire de son entrée à la ferme, le père Franck lui dit : Comme te voilà grande ! sais-tu d'où te vient ta croissance ?

Marie. — C'est sans doute de la nourriture que je prends.

Le père Franck. — Oui : mais comment se fait-il que cette nourriture fait croître ton corps ? Ecoute l'explication que m'en a donnée le

médecin de madame Miller, quand notre bonne maîtresse l'envoya pour donner ses soins à Louise. Ecoute bien : Les alimens sont à peine reçus dans ton estomac qu'ils y sont mêlés ensemble par le mouvement de cet organe, et réduits en une pâte molle que les médecins appellent *chyme*. Cette pâte descend dans les intestins où un grand nombre de petits vaisseaux, disposés au dedans de ceux-ci, en pompent une liqueur blanchâtre que l'on appelle *chyle*, et qui, venant ensuite se mêler au sang, lui donne sa faculté nutritive. Le sang se répand dans toutes les parties du corps, il se coagule, il s'épaissit pour former les chairs, se durcit pour faire partie des os, et ainsi il sert à la nutrition et à l'accroissement de toutes nos parties. Voici comment tu deviens grande. Mais qui a disposé ton corps pour prendre cet accroissement? Qui l'a

pourvu des organes qui président à ce miraculeux travail? C'est Dieu, Dieu qui, entretenant tout ce qui existe, depuis l'astre brillant qui nous éclaire, jusqu'au ver qui se cache sous le grain de sable, a surtout versé sur l'homme les sources inépuisables de ses bienfaits. C'est Dieu qui nous anime et nous soutient, et c'est à lui qu'il faut reporter nos hommages.

Marie. — Dieu me voit-il?

Le père Franck. — Non seulement il te voit, mais il t'entend, il connaît le fond de ta pensée. Il juge tes actions et tes désirs dans sa sagesse infinie.

Le père Franck, voulant se convaincre des progrès de l'élève de Lichtenstein, lui dicta quelques mots, et Marie écrivit les lignes suivantes :

• O mon Dieu ! recevez l'hom-

mage d'un cœur reconnaissant , vous qui l'avez rendu capable de vous connaître et de vous adorer. Conduisez mes pas au milieu du monde en me préservant des écueils , et soutenez-moi dans l'adversité. Vous voulez , ô mon Dieu ! que l'homme bénisse votre saint nom , je vous prierai et resterai fidèle à vos commandemens ; je vivrai pour bénir votre loi , et en mourant , mon dernier soupir sera pour vous. »

Mathieu parcourut la dictée , et en fut satisfait. Aurais-tu écrit ainsi , lorsque tu es arrivée à la ferme ? dit-il à Marie. — Oh ! non , assurément.

Le père Franck. — C'est fort heureux donc que tu sois venue près de nous. Sais-tu qui t'a conduite ici ?

Marie. — C'est Louise.

Le père Franck. — Comment est-il arrivé qu'elle se soit chargée de toi ?

Marie. — C'est que j'avais une lettre pour vous , que madame Miller avait écrite.

Le père Franck. — Pourquoi madame Miller l'avait-elle écrite?

Marie (avec tristesse). — Parce qu'elle avait blessé mon père et qu'il était mort....

Le père Franck. — Envisage cependant dans quel malheur tu serais restée, si Dieu , après avoir résolu la mort de ton père pour des motifs qui sont au-dessus de notre intelligence , ne t'avait donné au même instant une protectrice. S'il ne t'avait fait rencontrer Louise , tu serais aujourd'hui bien malheureuse.

Marie (avec émotion). — Je vous remercie de toutes les bontés que vous avez eues pour moi.

Le père Franck. — C'est Dieu qu'il faut remercier, mon enfant ; c'est lui qui a conduit les événemens. C'est par la douleur et par la mort qu'il a ramené ton vieux père à lui , et pendant ce temps , il t'a préparé l'avenir le plus heureux. Tu as appris à penser,

à le connaître, à le servir , et bientôt tu posséderas une existence plus douce encore.... Marie : *Ce que Dieu fait est bien fait.*

CHAPITRE XX

Maria reçoit une seconde lettre de

madame Miller.

On se rappelle qu'un jour à la
livrée de madame Miller , remit chez
le fermier une lettre à l'adresse de
Marie ; et déjà l'on a deviné que le
reine du père Frank d'en lire le
contenu , et le départ précipité de
madame Miller , étaient concertés
pour faire sentir à Marie l'utilité de
la lecture. La leçon qu'elle reçut en
cette occasion eut un plein succès.
Marie venait de se plier triste-

CHAPITRE XX.

*Marie reçoit une seconde lettre de
madame Miller.*

ON se rappelle qu'un laquais à la livrée de madame Miller , remit chez le fermier une lettre à l'adresse de Marie ; et déjà l'on a deviné que le refus du père Franck d'en lire le contenu , et le départ précipité de madame Miller , étaient concertés , pour faire sentir à Marie l'utilité de la lecture. La leçon qu'elle reçut en cette occasion eut un plein succès.

Marie venait de se placer triste-

ment à une table où l'on apportait des comptes fort longs qu'elle avait à vérifier , lorsqu'elle apperçut devant elle une lettre , et dessus , en gros caractères, A MARIE. Ah! s'écria-t-elle, voici une lettre pour moi : aussitôt elle rompt le cachet , et lit ce qui suit :

Ma chère Marie,

J'espère qu'aujourd'hui ton ignorance ne sera pas un obstacle à notre réunion : je t'attends au château, et te rappelle à moi pour ne plus te quitter.

Ta meilleure amie ,

La baronne MILLER.

Cette nouvelle lui causa d'abord une grande joie ; mais bientôt une larme vint humecter sa paupière. Elle allait quitter la ferme pour le château; mais Louise , mais le père Franck , mais ses vrais amis, et Mathieu qui, depuis

son mariage, avait donné tant de soins à son instruction , elle allait donc les quitter. Cette pensée attristant sa joie, elle sauta au cou de Louise, pleurant et riant tout-à-la-fois , et ce ne fut qu'après avoir promis à ses hôtes de venir souvent les visiter, qu'elle se mit en route pour rejoindre madame Miller. Elle était accompagnée de ce même intendant qui l'avait mise à la porte du château quelques années auparavant.

Louise put alors raconter à Marie combien l'amitié de madame Miller était prévoyante ; de quels soins cette dame bienfaisante l'avait entourée au moment même où elle se crut abandonnée par elle : et Marie ne put s'empêcher de sourire au tableau séduisant que Louise lui traçait de son avenir. Elle allait habiter auprès de sa protectrice, dans l'une des maisons les plus considérables de tout l'Allemagne , et les leçons des maîtres d'a-

grément, les honneurs et les plaisirs allaient remplir toutes ses journées. Prends garde, ajouta le père Franck, de ressembler à Lisbeth ; te voilà , comme elle , auprès d'une dame qui va t'enrichir, prends bien garde de lui ressembler. — Jamais, reprit Marie; Lisbeth oubliait ses amis , je ne lui ressemblerai pas.

L'intendant lui fit signe de le suivre ; elle embrassa Louise et le père Franck, et ils avaient cessé de la voir, qu'ils étaient encore à la barrière de de la ferme , les regards attachés sur la route qu'elle avait suivie.

CHAPITRE XXI.

Fête de madame Miller ; présent que reçoit Marie.

NOTRE héroïne arriva au château , reconnut cette porte devant laquelle elle avait trépigné avec tant de colère le jour où elle se crut abandonnée de sa protectrice. Quel changement s'était opéré en elle depuis cette époque ! Encore peu instruite, il est vrai, Marie savait au moins se conduire : elle n'aurait oublié aucun des devoirs de la société, et ses manières ne manquaient ni de grâce, ni d'une certaine dignité.

Elle était aimante et affectueuse. Elle revit madame Miller comme une bienfaitrice qui n'avait jamais cessé de veiller sur elle , et lui donna les marques les plus touchantes de reconnaissance. On eût dit qu'elles s'étaient mieux connues avant de se séparer , et que leur rapprochement était attendri de tous les souvenirs d'une ancienne liaison. Les caresses que Marie fit à sa mère adoptive, et plus encore les éloges qu'elle prodigua à ses amis de la ferme , convinquirent madame Miller de la bonté de son cœur. Dès ce moment , la confiance la plus intime exista entre elles, et cette jeune villageoise prit insensiblement le ton de la meilleure société, sans recherche , sans étude , et imitant, pour ainsi dire à son insu, le modèle parlait qu'elle avait sous les yeux.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi , et Marie atteignit sa quatorzième année; elle fit de fréquentes visites à la

ferme du père Franck ; Louise ne la traitait plus comme un enfant, et elle trouva dans son amitié un charme qui lui était encore inconnu. Elle allait à la ferme avec joie , revenait au château avec plaisir , et , partout aimée , elle était partout heureuse.

La fête de madame Miller approchait : l'intendant en avertit Marie , et ce fut avec elle qu'il fit les préparatifs de ce jour. Aimée par tous les paysans qui l'entouraient , madame Miller recueillait, en reconnaissance , le jour de sa fête , tout ce qu'elle semait en bienfaits pendant le cours de l'année. C'était un vieillard qu'elle avait fait soigner d'une maladie grave, et qui, d'un pas chancelant, venait lui apporter son bouquet. C'étaient plusieurs enfans auxquels elle avait fait apprendre à lire , et qui venaient lui réciter des vers et des complimens; le fermier, qu'elle avait secouru pendant une année stérile , déposait à ses

pieds la gerbe la plus féconde de son champ; le pasteur, dont elle avait relevé le temple, venait bénir les bouquets qui lui étaient offerts, et demandait au ciel de prolonger des jours occupés par la bienfaisance. C'était, de toutes parts, un concours d'éloges et de bénédictions.

Marie, depuis qu'elle était au château, avait pris des leçons de dessin, et, aidée par son maître, elle fit son portrait en pied à l'époque où elle avait été rencontrée par madame Miller. C'était bien sa tournure, ses cheveux longs et en désordre, ses pieds nus et son sarreau de toile; rien n'était oublié, pas même le sac dans lequel elle rapportait le pain de l'aumône. Elle engagea ensuite son maître de dessin à la représenter dans les habits qu'elle portait alors, parée avec un peu de soin, et un livre à la main, symbole de l'instruction qu'elle devait à sa bienfaitrice. Au bas de son premier por-

trait, elle avait écrit : *Marie, la fille de l'Aveugle* ; au bas de ce dernier , elle mit, *Marie, la fille adoptive de madame Miller*. Ce présent fut reçu par la baronne avec un attendrissement difficile à décrire , et elle embrassa mille fois celle dont la reconnaissance était si vive, si ingénieuse et si éloquente.

Je t'ai promis , dit madame Miller à sa fille adoptive , que je te ferais moi-même un présent , lorsque tu saurais dessiner une figure , et je suis heureuse de pouvoir sitôt remplir ma promesse. Tiens. tu n'as aucun bijou, car les fleurs. à ton âge , sont le plus bel ornement, mais accepte celui-ci, et elle lui passa au cou un joli collier en or mat , auquel était suspendu un médaillon enrichi de pierreries. Sur l'un des côtés du médaillon était une miniature d'une grande beauté , et d'une ressemblance parfaite, le paysan le plus simple y aurait reconnu madame Miller; sur l'autre côté on voyait

un chiffre en cheveux. Ce chiffre ,
comme on se le rappelle , avait été
remis par l'Aveugle mourant au do-
mestique de madame Miller..... Il
avait, sans doute, appartenu aux pa-
rens de l'orpheline ; il devait lui être
remis.

CHAPITRE XXII

ancien

CHAPITRE XXII.

filles au

me *Séjour à Vienne.*

S'IL arrivait, par hasard , que madame Miller ne fût pas à son château à l'approche de sa fête , elle ne manquait jamais alors de s'y rendre ; elle sentait qu'il ne suffit point d'être utile, et que l'on doit encore des égards à ceux que l'on oblige. Ne pas aller recevoir les bouquets de ses bons paysans, c'eût été les humilier , et , d'ailleurs , elle-même se serait privée du plaisir le plus doux , de voir

les heureux que l'on a faits. La fête dura trois jours , et le quatrième madame Miller annonça à Marie qu'elles partaient le lendemain pour Vienne.

Vienne est la capitale de l'Autriche , et la résidence de l'empereur. Les faubourgs de cette ville sont immenses , et on y compte jusqu'à trois cent mille habitans. La ville ancienne, qui occupe le centre , est mal bâtie , et traversée par des rues sombres et tortueuses , à l'exception d'une seule que l'on appelle la *rue des Seigneurs* , et qui est une suite de très-beaux hôtels.

Le palais de l'empereur est grand et carré; c'est une masse imposante , mais qui n'est pas bien située; il renferme la bibliothèque, le trésor, et un cabinet d'histoire naturelle qui est aussi riche que curieux.

L'église de Saint-Etienne , l'Arse-
nal et l'Université sont les monu-

mens les plus remarquables , mais ils ne sont point d'architecture moderne.

Un second palais impérial, nommé *le Belvédér*, est dans les faubourgs ; il renferme une galerie de quatorze cents tableaux, tous de grands maîtres , et fort estimés.

Les promenades qui s'étendent sur les bords du Danube sont de la plus grande beauté; elles sont vastes, couvertes des plus beaux ombrages , et fréquentées par la société la plus riche. Des plaines fertiles , des montagnes couvertes de bois , et des maisons de campagne entourées de plantations de vignes , bordent de toutes parts l'horizon.

Au midi de la capitale est la maison de Schœnbrunn , palais vaste et imposant , qui réunit dans ses jardins tout ce que la nature et l'art ont produit de merveilles. Des serres magni-

fiques, et les plus étendues qui soient en Europe, renferment des plantes rares de toutes les parties du monde; et des volières, disposées avec goût, présentent, réunis, les oiseaux les plus curieux.

Tous ces monumens, tous ces prodiges frappèrent vivement l'imagination de Marie, et, en rentrant, après chaque promenade, elle choisissait, dans la bibliothèque de l'hôtel, l'ouvrage qui pouvait lui rappeler avec plus de fruit ce qu'elle avait vu. Si elle venait du jardin botanique, elle lisait, pendant plusieurs jours, ceux des naturalistes qui se sont le plus occupés des végétaux, et non-seulement elle cherchait à satisfaire sa curiosité, mais, non contente de les lire, elle les étudiait. Elle apprenait alors que les arbres croissent dans leur intérieur, et que les nouvelles couches de bois repoussent toujours au dehors celles des années précéden-

tes. Elle savait que l'écorce est comme l'épiderme de l'arbre que l'air a gercé , et que le contact des corps environnans a rendu raboteux. Elle savait distinguer dans la fleur , le calice, enveloppe extérieure et verte , de la corolle qui , placée au dedans , est ordinairement peinte des plus riches couleurs. Elle remarquait au sein de la rose les étamines , ces petits filets flexibles qui servent à féconder la fleur et à reproduire le végétal. Enfin, elle découvrait comment la sève monte dans la tige , et porte partout la vie , en se répandant dans tous les rameaux.

Marie était-elle allée visiter la galerie des tableaux, elle ouvrait, en rentrant , l'Histoire des peintres , célèbres depuis l'antiquité jusqu'à nous ; et elle apprenait au moins les noms de ces hommes privilégiés qui ont su animer la toile, et illustrer leur nom et celui de leur pays, en copiant avec

vérité les beautés et les merveilles de la nature.

Venait-elle de Schoenbrunn , elle étudiait les mœurs des oiseaux. Elle suivait dans leur voyage à travers les mers les oiseaux voyageurs, admirant ceux qui se disposent en forme de triangle , afin de couper les courans d'air avec plus de facilité. Elle se jetait dans les bras de madame Miller , en pleurant de tendresse , lorsqu'elle lisait les soins touchans des jeunes cigognes pour leurs parens aveugles. Elle aimait ces détails intéressans où les cigognes étaient représentées soutenant leurs petits sur leurs ailes et volant au-dessous d'eux jusqu'à ce qu'elles soient assez sûres de leurs forces; et les jeunes portant aux plus vieilles une nourriture qu'elles ne sont plus en état d'aller chercher. Les oiseaux constructeurs avaient aussi droit à son admiration, et le nid si bien bâti de la corneille , celui de

la pie dont la toiture est si bien disposée, et ces coussins de mousse et de duvet que la fauvette prépare pour y déposer ses œufs et y coucher ses petits, tout enchantait son esprit et instruisait son cœur à la pratique des plus douces vertus.

Madame Miller aimait la solitude, et n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle passait ses journées avec Marie dans le fond de son appartement, occupée de lectures agréables ou se livrant aux sons qu'entraîne la possession d'immenses domaines. Cependant, cette fortune même et les relations qu'elle s'était faites à la cour du vivant de son époux, la forçaient de recevoir à des jours marqués. Marie l'aidait à faire les honneurs de sa maison, et on ne pouvait mieux diriger une fête, ni se sacrifier avec plus de complaisance aux désirs de toute une société. Toujours prévenante et toujours adroite, elle réussissait à plaire

à toutes les personnes admises chez madame Miller , que l'on félicitait d'avoir une parente aussi aimable et aussi jolie.

Si l'on dansait, Marie faisait si bien que toutes les jeunes personnes qui étaient au bal étaient tour-à-tour invitées , et sa toilette , comparée avec celles de ses jeunes amies , était toujours la plus simple. La soirée était-elle consacrée à la musique , elle se bornait le plus souvent à accompagner , sacrifiant même son exécution au désir de faire valoir la voix et le chant de ses compagnes. C'est ainsi qu'elle obtenait des applaudissemens qui jamais n'excitaient l'envie, et qui faisaient le bonheur de sa mère adoptive. Si l'on dit à une mère : *Votre fille est jolie* , elle est fière; mais si on lui dit : *C'est un ange de bonté* , alors elle est heureuse.

Les maîtres les plus célèbres de toute l'Allemagne prodiguaient leurs

soins à Marie; elle dansait avec grâce, commençait à jouer de la harpe, et peignait le paysage avec beaucoup de talent. Deux années passées à Vienne la rendirent tout-à-fait digne du rang qu'elle devait occuper.

CHAPITRE XXIII.

Le Hussard Autrichien.

MARIE avait seize ans , et , pour la troisième fois , elle s'occupait de la fête de madame Miller. On était revenu de Vienne , le château était orné de fleurs et de transparens , tout annonçait les réjouissances du lendemain , et , une fois encore , Marie allait être l'âme de ces réunions touchantes où la vertu était honorée par la reconnaissance la plus pure et la plus sincère. La tête occupée des plus douces images , elle

se promenait dans les jardins , plongée dans cette rêverie qui accompagne l'attente d'un bonheur. Elle s'était éloignée du château , et se trouvait dans cette partie du parc qui n'est point enceinte de murs, mais séparée seulement de la campagne par un large fossé ; la nuit approchait : elle songeait à revenir sur ses pas, quand le hennissement d'un cheval se fit entendre auprès d'elle et la remplit de frayeur. Elle se détourne et aperçoit un hussard qui s'approcha d'elle avec empressement.

Il est des momens où l'on n'a plus, pour ainsi dire , le temps de penser, où l'on ne fait qu'éprouver un sentiment. Marie , sans calculer tout ce que cette apparition pouvait lui présager de danger , fut saisie d'effroi , et , comme si elle eut deviné que c'était pour elle que le soldat était venu là, elle se jeta à genoux, et, les mains jointes , elle le conjura de ne

lui faire aucun mal. — Ne craignez rien, belle et bonne Marie, reprit le hussard; mon intention n'est point de vous causer le moindre mal et je voudrais qu'il tînt à moi de dissiper jusqu'au trouble où ma présence vous jette.

Marie. — De grâce, reconduisez-moi au château...

Le hussard. — Il faut, dans tous les cas, monter sur mon cheval; car la porte du petit parc est fermée, et, avec lui, nous ne pouvons y revenir qu'en prenant la grande route.

Marie. — Je retournerai seule; de grâce, laissez-moi.

Le hussard. — Non, parbleu : madame Miller m'en voudrait trop si elle savait qu'à cette heure je vous ai abandonnée au milieu de ces bois. Il est imprudent à vous d'y être venue,

et il serait maladroit à moi de vous y laisser.

Cette dernière phrase parvint un peu à rassurer Marie ; il lui semblait déjà qu'elle devait moins craindre : car le soldat venait de prononcer le nom de madame Miller , et elle ne pouvait croire méchant l'homme qui connaissait sa protectrice. Elle se laissa placer sur le cheval, sans proférer un seul mot , et le hussard le conduisant par la bride , ils arrivèrent jusqu'au fossé du grand parc. Alors Krammer (car le hussard s'appelait *Michel Krammer*) demanda à Marie , dans les termes les plus respectueux, la permission de monter sur le cheval et de l'asseoir sur la croupe, lui répétant que , sans cela , il leur serait impossible de franchir le fossé. Marie obéit, le hussard enfonça l'éperon sous le ventre du cheval , retenant en même temps Marie avec l'un de ses

bras , et bientôt ils se trouvèrent hors du parc et sur la grande route.

La nuit était arrivée , elle était fort sombre , le cheval n'avait pas cessé de galoper , et Marie , en calculant, et la distance à laquelle ils étaient du château, et le temps depuis lequel ils couraient avec tant de rapidité , ne tarda point à se convaincre que le hussard ne la reconduisait pas auprès de madame Miller. Sa poitrine était oppressée , des larmes roulaient sur ses joues... — Pleurez , lui dit le hussard , cela soulage ; mais ne craignez rien , mon intention est pure , et je ne veux vous faire aucun mal.

— Pourquoi , reprit Marie , m'avez-vous fait espérer que vous alliez me ramener auprès de madame Miller ?

— Je vais vous conduire auprès

d'une dame qui n'est pas moins bonne que dame Miller.

Marie se contenta de cette réponse : elle sentait qu'elle était à la discrétion du soldat , et qu'elle n'avait plus d'espoir que dans la Providence. Cette pensée , qui aurait abattu le courage d'une autre , releva le sien , et elle se rappela à propos la maxime favorite de Louise et du père Franck. Si ce soldat m'a enlevée , se dit-elle , c'est que Dieu l'a permis , c'est qu'il l'a voulu , cela entre sans doute dans ses divins décrets , résignons-nous : *Ce que Dieu fait est bien fait.* Dans l'émotion où elle était , elle prononça cette dernière phrase assez haut pour être entendue par le hussard , et celui-ci porta la main à son schakos en signe de respect , comme il aurait fait devant son colonel. Ce mouvement ne fut point perdu pour Marie : Il honore Dieu , se dit-elle , il ne peut

être méchant; et sa frayeur diminuant à cette pensée, elle n'eut plus d'inquiétude que le résultat de ce singulier voyage.

Vous avez besoin de repos , lui dit le vieux Krammer, après plus de sept heures de marche : nous allons nous arrêter. Il modéra le pas de son cheval , en descendit et le conduisit par la bride , jusqu'au moment où il rencontra une auberge dont la porte était ouverte. Il fit alors descendre Marie , et dit à l'aubergiste et à sa femme : Ayez les plus grands égards pour cette jeune demoiselle , c'est la fille de mon colonel que je reconduis dans sa famille , et morbleu , qui lui manquerait ferait bien vite connaissance avec la lame de mon sabre. Ces paroles , prononcées d'une voix forte et menaçante , ne furent cependant pas désagréables à Marie. Elle se laissa conduire au lit qu'on venait de lui dresser , et la fatigue

l'emportant sur ses craintes, elle s'endormit et reposa l'espace de quelques heures.

CHAPITRE XXIV.

Leçons de français. — Marie fait le bien pour le mal.

LORSQUE Marie se réveilla, elle fut très-étonnée de se trouver dans l'auberge, et elle ne put retenir ses larmes, en songeant que ce même soleil dont les rayons pénétraient dans sa chambre devait éclairer la fête de madame Miller. Qu'allait dire sa bienfaitrice? Quelle nuit cruelle elle avait dû passer! Ces réflexions n'étaient pas propres à lui faire pardonner au hussard, et d'ailleurs elle ignorait encore ce que cet homme avait décidé

de son sort , ni à quel projet il la réservait. O Krammer! s'écria-t-elle avec humeur; et le vieux soldat entra tout à coup , lui faisant le salut militaire , et lui demandant si elle n'avait pas appelé et si elle n'avait pas besoin de rien. Non , reprit-elle , je ne vous appelais pas. — Cependant vous avez prononcé mon nom. — Je me plains...

Krammer se tut, puis , après quelques instans de silence , il reprit : J'ai dormi ici , couché devant votre porte , et j'ai lieu d'être satisfait de mon lit ; car s'il eût été plus doux je n'aurais pas été réveillé si aisément , et je n'aurais pas entendu passer sur la route un cavalier dont la présence vous sera sans doute agréable. C'est un hussard de mon régiment... Marie pâlit à ces mots , effrayée de se voir en la possession de deux soldats. J'ai pensé, continua Krammer , que madame Miller était inquiète, et comme

mon camarade passe auprès de son château, il pourrait lui remettre une lettre. Oh! monsieur Krammer, que je vous remercie! s'écria Marie. — Fort bien, dit le hussard, mais ne m'appellez point *monsieur Krammer*, je me nomme aussi *Michel*, point de *monsieur*, je suis *Michel*....; pour vous servir. En prononçant ces mots, il lui approchait une table, et allait chercher tout ce qui était nécessaire pour écrire une lettre.

Marie chercha à rassurer madame Miller; mais elle aurait désiré lui apprendre où elle allait, et ce qu'on voulait obtenir d'elle. Elle questionna donc Michel, et Michel lui répondit : Annoncez à votre bienfaitrice votre enlèvement, et dites-lui que vous allez en France, où je vous remettrai dans les bras de votre mère. *Mon ravisseur*, écrivait Marie à madame Miller, *a pour moi le respect le plus profond : il me conduit en France, et prétend qu'il*

va me remettre entre les bras de ma mère : je ne sais, mais il me semble que c'est des bras de ma mère qu'il vient de m'arracher. Le hussard qui devait porter cette lettre partit à franc étrier, et Marie , délivrée au moins d'une inquiétude , monta sur un second cheval que se procura Michel, et voyagea ainsi à petites journées.

La conversation s'établit bientôt entre la jeune captive et le hussard. Les respects de celui-ci étaient parvenus à la rassurer complètement, et elle lui demanda si en effet il avait découvert sa mère, et s'il la reconduisait auprès d'elle. Plût à Dieu ! s'écria Michel , ce serait le plus beau jour de ma vie ! — Il n'est donc pas vrai que nous allons chez ma mère ! Ah ! reprit le soldat, celle auprès de qui je vous conduis aura pour vous toute la bonté d'une mère : une dame française , digne d'être comparée à madame Miller , m'a guéri des plus horribles blessures,

et je dois à son humanité et la vie et le peu d'aisance que je possède. Cette bonne dame a perdu son époux il y a seize ans environ, pendant nos guerres, son époux qu'elle aimait avec tendresse et qu'elle avait suivi jusqu'au fond de l'Allemagne. Que de fois je l'ai entendue regretter sa fille qu'elle perdit à la même époque , et qui, en lui rappelant son père, aurait au moins adouci ses regrets. Si encore , disait-elle souvent, je pouvais rencontrer une jeune fille pour vivre auprès de moi dans la solitude, elle me fermerait les yeux ; mais non , je dois passer mes jours dans le chagrin , et la vieillesse et la mort viendront me saisir dans cet isolement. Ces plaintes, dit Michel, me remuèrent jusqu'à l'âme , et je me promis de les faire cesser. Depuis cinq ans que je suis revenu de France, j'ai constamment cherché quelque jeune fille douée d'un bon cœur et d'un rang qui put convenir à mada-

me Derval (c'est le nom de cette excellente dame dont je vous parle) ; j'ai conçu le projet de conduire auprès d'elle une compagne qui , sans doute , ne tardera point à l'aider. Mais pour accomplir mon dessein , il eût fallu presque toujours enlever une fille à sa mère, et ne m'en suis point senti le courage. Madame Miller n'était que votre amie , votre protectrice : Madame Derval , me suis-je dit , ne l'aimera pas moins , ne la rendra pas moins heureuse , et j'aurai acquitté la dette de ma reconnaissance. Madame Derval aura retrouvé une fille , et madame Miller oubliera Marie en s'occupant de son fils Léopold. Ce raisonnement me rendit ma hardiesse ; je vous enlevai , nous voici maintenant sur la route de France.... Le ciel fera le reste. Cette explication , en rassurant Marie , ne pouvait cependant la satisfaire. Si en effet Michel l'avait conduite auprès de

sa mère , elle sentait que le devoir lui aurait ordonné un sacrifice, et qu'elle se serait séparée avec moins de peine de madame Miller; mais pour se rendre auprès d'une protectrice, elle eût préféré rester auprès de celle que le ciel lui avait donnée , et dont le cœur et le caractère lui étaient connus. Elle ne put s'empêcher de faire des reproches à Michel, qui convint qu'il était coupable , et qu'il ne devait point attenter à sa liberté ; mais , malgré ses prières , il n'en persista pas moins dans ses projets. Ils approchaient des frontières de France.

Michel était doué d'une sensibilité vraie , et il lui devait d'être susceptible d'attentions délicates qu'on n'aurait point attendues d'un soldat , il réfléchit donc qu'il ne suffisait point d'amener une compagne à madame Derval , mais qu'il fallait encore que celle qu'il allait lui donner pour fille pût au moins l'entendre et se

faire comprendre d'elle. Il supplia donc Marie d'apprendre le français , ou plutôt de retenir de mémoire quelques phrases de conversation dont il se rappelait , et qu'il répétait tant bien que mal à l'orpheline, jusqu'à ce qu'elle fut bien familiarisée avec leur prononciation. C'était ordinairement le soir, lorsqu'ils étaient à l'auberge , ou le matin , avant de se mettre en route, que ces leçons avaient lieu , et comme Michel savait parfaitement lire , Marie écrivait les phrases de français , et l'interrogeait ensuite sur leur orthographe. Ce moyen concourut puissamment à l'instruction de Marie , et bientôt elle fut en état de demander en français tout ce dont elle avait besoin et d'exprimer , avec concision , il est vrai , la plupart des émotions dont l'âme est susceptible.

Comme ils allaient traverser la

frontière , ils s'arrêtèrent dans l'auberge de *Marie-Thérèse* , tenue alors par le bonhomme Blumfeld : ce Blumfeld avait servi jadis , et les moustaches de Krammer , qui avaient si fort effrayé Marie , n'auraient pas eu le même pouvoir sur lui. Il crut remarquer que le hussard avait hâte de passer la frontière , et qu'il ne paraissait point tranquille : il était en outre peu ordinaire de voir une jeune et jolie personne de seize ans , dont les habits annonçaient l'opulence , voyager à cheval , n'ayant d'autre compagnon qu'un soldat : d'ailleurs , Marie avait pleuré , et des larmes avaient été remarquées par madame Blumfeld. Ces indices réunis parurent suffisans à l'aubergiste pour lui permettre d'interroger ses hôtes. Il monta dans la chambre où Marie était occupée à écrire quelques lignes de français sous la dictée de Michel. Je ne sais , dit-il en entrant , mais ou Dieu me trompe ,

ou vous n'êtes point d'accord , vous et cette demoiselle. — Que vous importe? reprit Michel. — Il m'importe si bien , répondit Blumfeld , que je vais vous faire arrêter , et ensuite , lorsque votre affaire sera jugée , si j'ai eu tort , camarade , ajoute-t-il en regardant fixement le hussard , j'ai encore mon vieux sabre et nous verrons lequel de nous deux se rappellera le mieux son jeune temps. — Faites comme il vous plaira , repartit Michel d'un air tranquille ; mais croyez-moi , Blumfeld , vos soupçons sont mal fondés. Je reconduis Mademoiselle en France , chez sa mère , madame Derval, dont elle a été depuis bien long-temps séparée par des circonstances qu'il serait trop long de vous raconter. Blumfeld demanda à Marie de confirmer ce qu'elle entendait dire. La douce Marie, qui n'avait qu'un mot à prononcer pour faire arrêter Krammer, se rappelant qu'il lui

avait dit que sa faute serait punie par une longue prison , se décida à faire le bien pour le mal , et conjura l'aubergiste de ne point faire d'esclandre , lui assurant que tout ce qu'il venait d'entendre était de la plus exacte vérité.

Le lendemain, ils étaient passés en France , et voyageaient en diligence sur l'une des grandes routes de ce beau pays , lorsque des gens de madame Miller, envoyés à leur poursuite , descendirent à l'auberge de Blumfeld. Ils arrivèrent à la frontière trop tard pour arrêter les fugitifs , mais assez tôt pour désespérer Blumfeld qui jura , par ses trente années de guerre , d'arrêter toutes les jeunes filles qui passeraient à l'avenir à l'auberge de *Marie-Thérèse*. Quelques heures plus tôt , les envoyés de la baronne rencontraient le hussard , et Marie retournait au château de sa bienfaitrice. S'il n'en fut

point ainsi, c'est que Dieu en avait autrement ordonné ; et rappelons-nous bien que : *Ce que Dieu fait est bien fait.*

CHAPITRE XXV.

*Le hussard remplit la promesse qu'il avait
faite à Marie.*

CETTE seconde moitié du voyage fut moins pénible pour Marie : elle commençait à s'habituer à la figure du soldat ; elle connaissait le but de son enlèvement ; elle ne doutait point qu'à ses prières madame Derval ne dût la renvoyer à madame Miller , et elle trouvait assez de tranquillité pour admirer les

belles campagnes qu'ils traversaient et les sites pittoresques de cette France dont elle avait si souvent entendu parler. Je ne conçois pas , disait-elle quelquefois à Michel, que des milliers d'hommes soient sortis de ce pays pour inonder le nôtre. Comment ont-ils pu se résoudre à quitter ces plaines fertiles pour venir ravager nos villages ? Ici la nature est si riante , l'air est si calme , et le ciel si tempéré , que l'on ne conçoit pas qu'il puisse y naître des idées de guerre.

Tout en raisonnant ainsi , on faisait beaucoup de chemin. Les diligences sont servies en France avec une extrême célérité ; et , ne dormant qu'une nuit sur deux , nos voyageurs n'étaient pas fort éloignés de Blois , où madame Derval, demeurait, et où Marie devait enfin

se reposer des fatigues d'une aussi longue route.

On changea encore trois fois de voiture , et le huitième jour, Michel annonça avec joie à Marie qu'il reconnaissait la ville de Blois , et que , dans un instant , il allait la remettre entre les bras de madame Derval.

En effet , le hussard n'ayant point oublié le chemin qui conduisait chez cette dame, il y avait très-peu de temps qu'ils étaient descendus de voiture , lorsqu'ils entrèrent dans la maison de madame Derval. Ce n'était pas un hôtel magnifique comme celui de madame Miller, mais une habitation agréable, commode , et disposée de manière à faire penser que les personnes qui y demeuraient n'étaient point

étrangères aux habitudes de la haute société. Marie , rassurée par tout ce qu'elle voyait , entra avec confiance dans le salon de madame Derval , qui ne put s'empêcher de blâmer Krammer de son excès de zèle , quand elle connut le motif de son voyage. Cette bonne dame le gronda en pleurant de joie, et , après avoir fait à Marie des excuses cent fois répétées , elle voulut qu'elle prît du repos , et , l'ayant fait mettre au lit , elle remit au lendemain une conversation qui devait être aussi embarrassante que la circonstance qui la nécessitait était bizarre.

Pour Michel Krammer, on eut toutes les peines du monde à le faire monter à sa chambre. Il était en extase devant madame Derval ; regardant cette femme qui lui avait sauvé la vie, avec une expression de joie que l'on ne pourrait décrire, il lui répétait à chaque instant : Je ne veux point me

retirer; votre vue me fait oublier toutes mes fatigues , elle me suffit , elle me délasse. J'aurais donné dix ans de ma vie pour un pareil moment.

CHAPITRE XXVI.

Entretien de Marie et de madame Derval.

Le lendemain , lorsque Marie fut habillée et qu'elle eut fait sa prière (car elle ne mit jamais en oubli la première leçon que Louise lui avait donnée chez l'oncle Péters), elle s'empressa de se rendre auprès de madame Derval. Ayant rencontré Krammer , elle le remercia de toutes les attentions qu'il avait eues pour elle pendant la route.

Madame Derval était une femme du

plus noble maintien, et dont l'œil tendre et le sourire aimable rassuraient ceux que son aspect d'abord sévère aurait intimidés. Agée de quarante et quelques années, elle avait conservé beaucoup de fraîcheur, et c'était seulement à son air réfléchi que l'on pouvait deviner son âge. Elle reçut Marie avec cet air moitié enjoué et moitié plaintif que l'on prend pour distraire ceux qui ont souffert de leurs chagrins passés. Vous voici chez une amie, semblait-elle lui dire, souriez à l'avenir dont vous n'avez plus rien à craindre.

Marie, invitée à parler, commença par assurer madame Derval qu'elle ne lui faisait pas l'injure de soupçonner qu'elle fût en rien avertie du projet de Krammer.

Non, reprit madame Derval, ce pauvre Michel ne m'avait pas confié ses plans : peut-être avait-il senti que je ne pourrais les approuver. C'est un

accès de folie dont vous avez été victime , mais nous conviendrons toutes deux que c'est la démence d'un cœur reconnaissant.

Marie. — Je l'avouerai , je n'ai eu qu'à me louer de mon guide , et , s'il ne m'avait enlevée , au mépris de toutes les convenances et de toutes les lois , s'il avait pu , madame , me procurer l'avantage de vous voir sans me séparer d'une personne qui m'est bien chère , je n'aurais qu'à me féliciter du hasard qui l'a porté à me choisir.

Mad. Derval. — Malgré tout ce que cette phrase a d'obligeant , mademoiselle , je sens qu'il me sera toujours difficile d'obtenir votre amitié. C'est un sentiment qui ne veut pas être commandé , et , quelle que soit ma conduite à votre égard , vous vous appellerez toujours que Michel vous fit sortir de l'Allemagne malgré votre volonté , et je porterai la peine de sa faute.

Marie. — Il y a plus de justice dans mon cœur , madame , et je vous l'avouerai , je sens que bientôt j'aurai pour vous tous les sentimens qui peuvent s'unir à l'estime la plus profonde.

Mad. Derval. — Puissé-je obtenir votre amitié : dès ce moment, je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes libre.

Marie. — Je vais écrire à madame Miller...

Mad. Derval. — Je vous demande de différer jusqu'à demain ; nous nous connaissons mieux , et vous pourrez davantage lui parler de moi.

Marie. — J'y consens.... Que madame Miller n'est-elle ici ! elle vous aimerait , j'en suis sûre. Je connais son cœur , et je puis en juger par le mien.

Mad. Derval. — Je dois renoncer à tout le bonheur que Michel croyait m'obtenir. Vous retournerez en Allemagne?

Marie. — J'attendrai près de vous les ordres de madame Miller.

Ici madame Derval, comme rappelée à l'idée de son isolement, cessa de parler, et l'expression de sa figure changeant tout à coup, elle devint triste et rêveuse. Michel, qui avait aidé Marie pendant la conversation qu'elle venait d'avoir, en lui servant d'interprète, lui montrait madame Derval de la main, et semblait lui dire : elle souffre, ne la quittez pas.

CHAPITRE XXVII.

Troisième lettre de madame Miller.

C'EST une remarque assez singulière que toutes les lettres de madame Miller devaient faire époque dans l'histoire de Marie : en effet , cette dame n'avait point eu occasion de lui écrire depuis le billet par lequel elle lui annonçait leur réunion. Cette troisième lettre , arrivant d'Allemagne , écrite tout entière de la main de sa mère

adoptive, produisit sur Marie un effet que je ne saurais décrire. Quand le facteur la lui présenta, une subite rougeur lui monta au visage ; puis , en la prenant , elle devint pâle et tremblante , n'ayant point la force de la décacheter, et, lorsqu'elle fut ouverte, ses yeux, couverts d'un nuage, furent quelques instans avant de pouvoir lire ce qui suit :

Ma chère fille ,

Depuis l'instant qui nous a séparées, je n'existe plus que pour me plaindre, je n'ai plus cette résignation , cet espoir consolant dans la Providence , qui font supporter les maux , et qui rendent plus forts dans l'adversité. Je suis faible, et n'ose croire à un avenir meilleur. Est-il vrai que tu sois libre, que l'on ne mette aucun obstacle à ton retour vers moi ? Qui te guidera , à ton âge , pendant une route si lon-

gue ? car il ne convient point que tu reviennes sous la conduite de celui qui t'a enlevée. Il a eu pour toi tous les égards que ta pudeur et ta vertu commandent , il faut l'en remercier ; mais encore n'est-ce point dans la compagnie d'un hussard que doit voyager la fille adoptive de la famille Miller. Je cherche cependant quelqu'un qui puisse t'accompagner , et , peut-être, ce retour est-il déjà impossible !

Ah ! dis bien à madame Derval que je suis ta mère , et si , comme tu me l'écris , elle pleure une fille depuis seize ans perdue , elle sentira tout ce que doit souffrir celle qui pleure une séparation toute récente. Je n'ai point eu de fête ; la fatale nouvelle s'était répandue, et tous nos environs étaient dans le deuil. Après une nuit passée dans l'agitation la plus pénible , je suis restée, tout ce jour où tu devais

me fêter, dans le plus profond abattement. Je t'appelle à chaque instant du jour.... Ah! réponds-moi, réponds à ta mère, et viens toi-même réparer, par ta présence, tout le mal que ton départ lui a fait.

Ta meilleure amie,

La baronne MILLER.

Cette lettre rassurait au moins Marie sur l'état de madame Miller; elle était certaine que sa bienfaitrice n'éprouvait plus d'aussi vives inquiétudes, et elle n'avait plus à craindre pour sa santé.

Madame Derval avait assisté à la lecture de cette lettre. Vous allez me quitter, dit-elle à Marie. Il le faut bien, reprit celle-ci. Je lui appartiens. et vous voyez comme elle se plaint, comme elle m'appelle..... Le vieux

Krammer était muet et consterné. Toutes ses recherches , depuis cinq années, l'exécution de son hardi projet, et son voyage, tout devenait donc inutile. Il se frappait le front, comme pour découvrir quelque moyen de concilier les désirs de madame Miller et ceux de madame Derval , et il ne trouvait rien. Madame Derval avait perdu cette sérénité qui la rendait si aimable, et Marie elle-même était devenue triste et pensive.

Cette réponse de la baronne avait été quelque temps à venir ; il avait fallu compter aussi les jours que la lettre de Marie avait mis pour faire la route de Blois aux environs de Brunn, et , pendant cela , les attentions délicates de madame Derval , la douce liberté de ses manières , la vie tranquille et heureuse que l'on menait dans sa maison, avaient gagné le cœur de Marie : elle avait cru trouver quel-

que ressemblance entre ses traits et ceux de madame Derval ; toutes les deux aussi elles s'étaient arrêtées quelquefois au milieu d'une conversation, étonnées que leurs voix eussent le même timbre , et se confondissent aussi aisément en un même son : et ces rapprochemens , qui pouvaient n'exister que dans leur imagination , n'en avaient pas moins le pouvoir de les attacher l'une à l'autre.

Marie sentit bientôt que , si elle retournait en Allemagne , elle regretterait les journées passées à Blois. Krammer était heureux lorsque ces pensées lui venaient , et il adressait des vœux au ciel pour voir réunies deux femmes qui se convenaient aussi bien.

Il fut cependant convenu que Krammer partirait sous peu de jours , et que, porteur d'une lettre pour madame Miller , il irait annoncer le retour de sa fille adoptive ; madame Miller

enverrait son intendant à la frontière recevoir Marie, qu'un vieux président de Blois, oncle de madame Derval, devait y conduire. Krammer suppliait Marie de rester auprès de madame Derval ; le pauvre homme, il pleurait comme un enfant ! On lui démontrait que cette résolution était impossible ; que le devoir même s'y opposait ; et il jurait, par ses moustaches, qu'il était le plus malheureux des hommes. Marie et madame Derval cherchaient alors les raisonnemens les plus capables de le consoler, mais elles n'y parvenaient pas, et il ne cessait de répéter : Que n'ai-je une fille ! madame Derval ne serait plus seule, et j'aurais acquitté la dette de ma reconnaissance.

Quelques jours s'écoulèrent encore, et Michel Krammer, ayant sellé un cheval, se mit en route pour la frontière d'Allemagne. Il voulait retourner chez Blumfeld, se battre avec lui, et

se faire tuer. Il n'avait plus la tête à lui, car il dit, en partant, à Marie : Vous le voyez, mademoiselle, madame Derval va vivre seule , triste et malheureuse , vous avez donc tort de dire que : *ce que Dieu fait est bien fait.*

CHAPITRE XXVIII.

Marie retrouve sa mère.

DEUX jours après le départ du pauvre Hussard, de ce Michel Krammer, dont le cœur était sensible et dont l'esprit n'était guère juste, qui enlevait les jeunes demoiselles pour se montrer reconnaissant, croyant en cela agir avec vertu, et ne se doutant pas que la première des vertus est de respecter les lois et les usages de la société, le président, dont nous avons

déjà parlé, vint rendre visite à madame Derval, sa parente, et, à cette occasion, on réunit quelques amis, et il y eut une espèce de fête à la demeure si tranquille de cette dame.

Ma chère fille, dit-elle à Marie (car elle ne l'appelait pas autrement), j'ai prévu que nous pourrions recevoir quelques personnes, et j'ai fait remettre dans votre chambre des vêtemens qui, j'en suis certaine, vous iront à merveille. Cause involontaire de votre séjour ici, je dois réparer les torts de Michel, et vous fournir une garde-robe, puisqu'il ne vous a pas laissé le temps d'emporter avec vous une seule robe.

Marie se rendit aussitôt à sa chambre, où elle trouva une robe des plus jolies, quoique simple, et qui allait si bien à sa taille, que l'on ne pouvait douter qu'elle n'eût été faite pour elle.

Des boucles d'oreilles, un peigne et un collier , extrêmement précieux et du meilleur goût , étaient déposés dans un écrin sur la toilette. Elle se para de tous ces objets , à l'exception du collier ; elle le trouvait joli , sans doute, et bien en rapport avec les autres pièces de sa parure; mais elle en avait un qu'elle n'avait pas eu occasion de mettre depuis le jour où , montant sur le cheval de Michel Krammer , et ignorant les dessins de son ravisseur , elle l'avait caché dans son sein. La pièce principale de ce collier était, comme on se le rappelle, un médaillon portant d'un côté un chiffre en cheveux, donné par le vieil aveugle à madame Miller, et de l'autre le portrait de cette dame. Si je suis séparée de toi , ô ma généreuse protectrice ! disait Marie en s'adressant à cette peinture , au moins ton image m'accompagnera dans la société au milieu de laquelle je vais paraître.

On me demandera , en voyant ces traits où respirent la grâce et la bonté, quelle est cette femme ? Et j'aurai alors occasion de raconter tout ce que tu as fait pour moi ; je dirai les qualités qui te font chérir de toute une contrée de l'Allemagne, et celles non moins précieuses qui font le bonheur de ta famille et de tes amis. Tout le monde écoutera mes récits, et toutes les voix répéteront avec enthousiasme le nom de madame Miller.

A peine Marie avait-elle achevé sa toilette, qu'elle entendit le bruit d'une voiture qui venait d'entrer chez madame Derval ; c'était celle du président. Elle descendit aussitôt, dans la crainte que madame Derval, retenue par quelques soins domestiques , ne pût être libre pour le recevoir ; elle cherchait ainsi , par des attentions continuelles , à reconnaître les marques d'amitié dont on la comblait.

Heureux naturel , qui engage à un échange de services et de bienfaits tous ceux qui l'entourent!

Comme elle l'avait prévu , madame Derval n'était point au salon; elle reçut donc son parent avec tous les égards dus à son rang et à son âge , et , en attendant celle dont elle remplissait si bien la place, elle soutint la conversation avec cette aisance qui fait soupçonner qu'on a reçu une éducation soignée , mais sans ce vain désir de briller qui, d'ordinaire , est la marque de la sottise instruite. Elle attendait les questions, et se contentait d'y répondre avec autant d'esprit que de discernement.

Vous avez là une compagne charmante , dit le président à madame Derval , lorsqu'elle arriva. — Que n'est-elle ma fille! reprit celle-ci , en soupirant ; et l'on s'occupa bientôt de ceux que l'on attendait. La conversation était plus attachante pour

madame Derval et son parent que pour Marie; car ils parlaient de leurs connaissances les plus aimables , de leurs amis les plus intimes.

Bientôt toute la société fut réunie , et l'on se mit à table. Ce n'était point ces repas splendides que l'on donnait quelquefois à Vienne , lorsqu'entraînée par d'anciennes relations , madame Miller se trouvait forcée de recevoir chez elle tout ce que la cour d'Allemagne offre de plus considérable et de plus élégant ; mais c'était un repas où l'ordre et l'abondance régnaient à la fois , et dont les convives avaient tous ces bonnes manières que l'on ne rencontre ni dans le grand monde, ni dans le monde à la mode, ni chez les classes inférieures de la société , mais dans cette société choisie parmi la bourgeoisie la plus riche et la plus instruite , cette société que l'on ne saurait enfin mieux définir qu'en l'appelant *la bonne société*.

Après le repas, on prépara les tables de jeu; mais, craignant l'irréflexion de quelques jeunes gens, ou les rivalités de l'amour-propre, madame Derval présida à tous les enjeux, et fixa leur somme de manière à ce que le jeu fût ce qu'il devrait toujours être, une agréable distraction.

Vers le milieu de la soirée, comme Marie était penchée devant la cheminée, occupée à préparer le thé, le médaillon qu'elle portait au cou, et qui, déjà, comme on l'avait bien prévu, avait été l'objet de mille questions aux réponses desquelles elle avait mêlé l'éloge de sa bienfaitrice, ce médaillon balançait en s'éloignant de sa poitrine, et permettait aux personnes qui étaient derrière elle d'apercevoir le chiffre en cheveux dont il était orné.

Madame Derval vint alors pour s'informer si elle avait tout ce qui était nécessaire, et ses yeux se portè-

rent sur le médaillon : Permettez, lui dit-elle, et elle regarde avec une attention mêlée d'anxiété le chiffre en cheveux qui orne le collier , puis elle pâlit; on la fait asseoir, et comme une personne qui est prête à s'évanouir , mais qui s'efforce à retenir l'usage de ses sens : Marie, ajoute-t-elle, veuillez me suivre, je me sens indisposée. M. le président, daignez me remplacer... et elle se retire dans sa chambre, demandant à être seule avec Marie, sur le bras de laquelle elle se soutient.

O mon enfant ! car, en ce moment plus que jamais , je crois pouvoir te donner ce nom , raconte-moi comment ce chiffre en cheveux est tombé entre tes mains, et fais que je sorte au plus vite de l'état de trouble où sa vue m'a jetée. Marie s'empressa de satisfaire madame Derval. Ce chiffre, lui, répondit-elle , était suspendu à mon berceau, et je jouais avec , m'a dit le vieux soldat qui prit soin de mes pre-

mières années , lorsqu'il me trouva dans la redoute de Kufftein que les Français venaient d'abandonner.

Elle allait continuer; mais madame Derval avait totalement perdu l'usage de ses sens. Effrayée, elle appelle, on vient , on fait respirer des sels à madame Derval ; elle rouvre les yeux, et revient à la vie pour presser sur son cœur Marie , qu'elle appelle *sa fille , sa chère fille*. O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, je te bénis, ce moment compense tous mes ennuis ; c'est toi, Dieu puissant, qui me la ramènes; c'est toi qui me la rends après me l'avoir enlevée, et tu me la rends telle que l'ambition d'une mère pouvait la souhaiter..... Embrasse-moi , Marie , embrasse ta mère ; et Marie prodiguait les plus tendres caresses à celle qui lui parlait ainsi , elle mêlait ses larmes aux siennes, en s'écriant : Oui, c'est Dieu qui m'a ramenée vers vous : *Ce que Dieu fait est bien fait.*

Lorsque l'attendrissement de madame Derval lui eut fait verser d'abondantes larmes, elle se sentit moins oppressée, et elle parvint à raconter à son tour comment ce chiffre en cheveux, portant les initiales de son nom et de celui de son époux, était resté près de sa fille lorsqu'elle la croyait perdue : la redoute où elle l'avait laissée ayant sauté au moment où elle courait pour enlever son berceau. Elle fut naturellement conduite à rappeler la mort de son époux, et Marie apprit que le colonel Derval, auquel elle devait le jour, était mort à la tête de ses braves, en protégeant la marche d'un corps de l'armée française qui entraît dans Brunn : madame Derval avait donc pleuré la perte de sa fille sur le corps de son époux expirant. Ce pénible tableau inspira à Marie de nouvelles caresses, comme pour en effacer le souvenir, et, lorsque tous les invités furent retirés, et

la nuit fort avancée , Marie et sa mère étaient encore dans les bras l'une de l'autre à remercier le ciel de leur réunion.

CHAPITRE XXIX.

*Retour en Allemagne. — Incendie à la
ferme du père Franck.*

MARIE avait donc retrouvé sa mère, et elle ne s'étonnait plus de cette ressemblance que madame Derval et elle-même avaient remarqué dès les premiers jours de son arrivée en France.

Madame Miller cependant ne devait point perdre le fruit de ses soins ni la récompense de son bienfait, et Marie sentait aussi le plus vif désir d'embrasser sa mère adoptive. Madame Derval

était trop heureuse pour causer du chagrin à qui que ce fût, et moins encore à une femme qui avait élevé sa fille et avait si bien dirigé son esprit et son cœur. On convint de faire un voyage en Allemagne. Il en fut donné avis à Brunn, ainsi que des événemens qui venaient de se passer. Madame Miller fut un peu chagrine en pensant qu'une autre aurait des droits égaux à l'affection de Marie; cependant elle relut avec joie la lettre qui lui annonçait le retour de son aimable pupille. Elle l'aimait d'ailleurs pour elle-même, et ne tarda point à se réjouir d'une rencontre inespérée, qui allait lui donner un nom et une famille.

Elle avait pardonné à Michel Krammer : tout le bien que madame Derval racontait de lui dans la lettre qu'il lui avait apportée, le repentir sincère de ce pauvre soldat, quand il crut que son action ne

serait en rien profitable à sa bienfaitrice, et plus encore la joie qu'il laissa éclater en apprenant la reconnaissance qui venait d'avoir lieu, tout plaidait en sa faveur, et il fut arrêté qu'il accompagnerait l'intendant jusqu'à la frontière, pour y recevoir les deux Françaises.

Oui, les deux Françaises : depuis assez long-temps notre héroïne appartient à l'Allemagne, et déjà bien des fois j'ai tenté de la revendiquer. Elle est nôtre aujourd'hui, et c'est un motif d'intérêt de plus auprès de nos jeunes lecteurs.

Plusieurs semaines s'écoulèrent dans les fêtes et dans les plaisirs : fière de son enfant, madame Derval aurait voulu le montrer à toute la terre. Elle la fit voir au moins à ses parens, même les plus éloignés, et comme Marie était partout environnée d'hommages et de respects, comme

on lui prodiguait les éloges les plus sincères, sa mère, heureuse de cet accord unanime, sa mère était au comble du bonheur. C'est seulement dans le cœur maternel que l'orgueil est une vertu.

Le jour du départ venait enfin de commencer, et le soleil se levait à peine que Marie, depuis une heure, était occupée des préparatifs du voyage : elle n'avait pu fermer l'œil de la nuit, les habitans du château de Miller étaient tous devant ses yeux, elle les voyait, elle causait avec eux, elle leur racontait son enlèvement, sa frayeur et cette rencontre inespérée qui faisait maintenant toute sa joie. Tantôt il lui semblait que madame Miller et madame Derval se juraient une éternelle amitié, tantôt elle croyait se promener avec elles dans les belles avenues du parc. Jusqu'au moment où elle se leva, son imagination frappée par tous ces ob-

jets ne lui permit point de prendre un moment de repos.

Le président, qui devait les accompagner jusqu'à la frontière, fut exact au rendez-vous, et sa conversation pleine d'intérêt trompa nos voyageuses sur la longueur de la route, en les préservant de l'ennui qui ordinairement s'y fait sentir. Son esprit orné d'anecdotes variées autant que choisies, ses connaissances solides et étendues, lui offraient dans tous les endroits où l'on s'arrêtait une occasion d'instruire Marie. Les mœurs de chaque canton, les productions du sol, les ressources des habitans et leur genre d'industrie, les faits curieux de l'histoire auquel le lieu avait servi de théâtre, tout était offert avec ordre, et de façon à rendre l'instruction agréable. Ce voyage ne fut qu'une série de tableaux expliqués de la manière la plus intéressante, une suite

de conversations animées et toujours aimables.

La frontière parut, et madame Derval, après avoir remercié son parent et l'avoir quitté, entra avec sa fille à l'auberge de *Marie-Thérèse*, où l'intendant les attendait. Michel Krammer, qui se querellait avec le vieil aubergiste, resta la bouche ouverte de surprise et de joie, et devenu tout-à-coup silencieux, il essaya du revers de sa main une larme qui venait de rouler sur sa moustache.

Le reste du voyage ne présenta aucun événement digne d'être raconté, et nos voyageuses, bien portées dans une chaise de poste aux armes de madame Miller, arrivèrent promptement à leur destination; car le bon Krammer, monté sur un vieux cheval d'escadron, courait en avant pour faire préparer les relais.

Nous laisserons Marie dans les bras

de sa bienfaitrice, à laquelle elle vient de présenter sa mère, pour nous occuper de ce qui s'est passé pendant son absence à la ferme du père Franck.

Mathieu, comme nous l'avons laissé entrevoir, avait reçu quelque éducation et possédait beaucoup de connaissances pour un simple cultivateur. Au lieu de faire tourner cette instruction au profit de l'état où le ciel l'avait placé, il désira d'en faire un usage au-dessus de sa fortune et de ses moyens. Il allait fréquemment à la ville pour y lire les ouvrages nouveaux et y converser avec de prétendus savans qui, sentant auprès de lui leur supériorité, recherchaient sa société, et par des éloges intéressés, l'entraînaient dans une fausse route. Il dédaigna bientôt les simples habitans de sa campagne, et le père Franck qui lui faisait de sages remontrances sur sa conduite. L'âge de ce

bon fermier devait avant peu lui défendre les travaux pénibles , et si Mathieu , si le mari de Louise ne le secondait pas , il n'y avait plus d'espoir qu'il dût le remplacer , et il fallait rendre la ferme à madame Miller.

Sur ces entrefaites, la foudre tomba sur la ferme, détruisit la maison du père Franck, et consuma une partie du bétail. Heureusement que Louise était occupée dans le village, et que son père travaillait aux champs. Mathieu était seul au jardin de la ferme, occupé à lire, et ne fut point blessé; mais il fit de vains efforts pour s'opposer à l'incendie, et faute de secours assez prompts et assez nombreux, le désastre fut très grand. Notre bon fermier fut vivement affecté de cette nouvelle; mais quand il sut que personne n'avait été blessé, il en rendit grâces à Dieu. La mère de famille qu'il avait secourue lors du mariage

de Louise et de Mathieu, n'apprit pas plutôt ce malheur qu'elle leur offrit sa maison, leur prodigua les soins les plus touchans et les consolations les plus douces. Le bienfait rencontra cette fois la reconnaissance; et tout le village honora de nouvelles marques de respect cet homme vertueux dont le malheur rappelait la générosité.

Madame Miller ne fut point insensible au deuil de cette famille. Elle envoya prendre des informations sur les pertes qu'elle avait faites, et remit au fermier le loyer de cette année; mais elle avait appris combien Mathieu négligeait ses véritables intérêts, et elle feignit de ne vouloir consentir à cette exemption que sous la condition qu'il cesserait ses voyages à la ville, et dirigerait les ouvriers de la ferme. Il ne pouvait se refuser à une invitation dont le bienfait de madame Miller faisait un ordre: le

père Franck , voyant s'éloigner les chagrins qu'il présageait , ne tarda point à trouver que la foudre , en tombant sur sa ferme , avait plus fait pour leur bonheur que tous les raisonnemens de la sagesse humaine , et il répéta , avec l'accent de la plus vive reconnaissance : *Ce que Dieu fait est bien fait.*

Marie , dès le lendemain de son arrivée , se rendit à la ferme , et elle consola Louise de ses peines domestiques ; elle écouta les plaintes du père Franck ; elle gronda Mathieu , et leur promit à tous d'obtenir du château de nouveaux secours et de nouvelles faveurs.

CHAPITRE XXX.

Madame Miller a un fils.

Le retour de Marie fit une grande sensation en Allemagne; tous les voisins de madame Miller avaient pris part à son chagrin, et beaucoup d'entre eux voulurent voir Marie et assister aux fêtes que l'on donna pour célébrer son arrivée. Les paysans des environs venaient saluer celle qu'ils nommaient, depuis long-temps, *leur jeune maîtresse*; et pendant plusieurs

jours, ce fut un concours aussi flatteur pour Marie et pour madame Derval que pour madame Miller elle-même.

Si l'amour maternel est le premier des sentimens; si l'époque la plus heureuse de la vie est celle où nous éprouvons ses bienfaits, quel devait donc être le bonheur de Marie, également aimée par deux femmes qui, toutes deux, portaient le titre de sa mère, et leur rendant la même affection! Cet échange de caresses, ces soins si tendrement donnés et si obligeamment reçus, cet épanchement continuel des mêmes pensées, cette rivalité de tendresse qui décidait de toutes leurs actions, procuraient à toutes les trois une félicité qui satisfaisait entièrement à ce besoin de bonheur que nous sentons en nous-mêmes, et qui, le plus souvent, nous inquiète et nous tourmente.

Madame Miller procurait à madame

Derval tous les plaisirs que la fortune permet aux grands. Elle lui fit voir les premiers cercles de l'Allemagne, la conduisit aux représentations des principaux spectacles, et bien qu'elle ne comprit point la langue, notre Française trouva que le théâtre était encore loin de cette perfection qu'il a atteint chez nous. Les pièces lui parurent bizarrement imaginées, et conduites avec peu d'art et avec une grande recherche du merveilleux; elle trouva le jeu des acteurs presque toujours outré, et les situations aussi étranges que le ton de leur débit. Enfin, elle crût reconnaître que la scène allemande était livrée à l'exagération. Ce qui lui parut mériter davantage son admiration, ce furent les danses allemandes qui réunissent la grâce à la vivacité. Elle ne pouvait se lasser de ces réunions où les plus jolies personnes de Vienne brillaient par leur élégance et

par leur beauté, et sa vanité n'était pas peu flattée, lorsqu'au milieu de ces cercles elle voyait Marie se concilier tous les suffrages.

Des promenades en voiture découverte avaient fréquemment lieu, et madame Derval y éprouvait un grand plaisir ; elle faisait ainsi connaissance avec un pays nouveau pour elle, et dont les usages, comme les fêtes, lui étaient totalement inconnus. Entrait-on dans une ferme, ses yeux, qui revenaient sans cesse vers Marie, n'étaient pas moins séduits ; car ici, comme dans le salon le plus magnifique, Marie était encore la plus habile : elle touchait du piano mieux qu'aucune de ses compagnes ; mais à la ferme elle se rappelait l'éducation de Louise, et dressait un fromage mieux qu'aucune fermière. Les soins du jardin ne lui étaient pas non plus étrangers, et c'est toujours elle qui servait le dessert. Ne soyez

point étonnée, disait-elle à la fermière, je suis l'élève du père Franck, et elle continuait, après avoir nommé ce digne fermier, par faire son éloge, qui toujours était long, et pour lequel les phrases ne lui manquaient jamais.

Ainsi, tous les jours, depuis l'arrivée de Marie, étaient des jours de fête; mais on faisait au château des préparatifs qui n'étaient point ordinaires, et Marie elle-même n'osait interroger madame Miller et ne concevait pas le mystère qui l'entourait. Habitée à recevoir toutes ses confidences, elle la voyait, depuis quelques jours, inquiète, et elle ignorait encore quel en pouvait être le motif. Elle éprouvait toutefois plus de curiosité que de crainte; car elle avait remarqué que sa mère adoptive, au milieu des soins qu'exigeaient ces préparatifs, laissait entrevoir cet air de satisfaction qui accompagne d'ordinaire l'attente d'un événement heu-

reux. Mais, pourquoi avait-on ouvert l'appartement du baron de Miller, qui était resté fermé depuis sa mort ? et c'était là surtout que se portait toute l'attention des habitans du château. Un certain nombre de piqueurs venaient d'être équipés et montés ; quel besoin une femme avait-elle de cet attirail de chasse et d'un luxe auquel elle n'avait jamais paru sensible ? On recevait, depuis quelque temps, des lettres de la frontière de France, et, contre son ordinaire, madame Miller s'enfermait dans son cabinet, afin d'en prendre connaissance, au lieu de les donner à Marie pour lui en faire lecture, comme elle avait auparavant coutume de le faire.

Marie savait fort bien que la curiosité était un défaut, et elle chercha à réprimer ses désirs et à s'en distraire en se livrant avec plus de zèle à la culture des talens qu'elle possédait.

Elle reprit ses instrumens et ses pinceaux ; mais rien ne pouvait faire diversion à l'idée fixe qui s'était emparée d'elle. Elle était mécontente de son exécution , et ses esquisses manquaient de vérité. Elle se détermina enfin à confier à sa mère le sujet de ses distractions ; mais madame Derval , lui souriant avec finesse , lui répondit qu'elle était aussi ignorante qu'elle ; que seulement elle savait que madame Miller attendait une personne qui lui était bien chère.

Cette réponse était loin de satisfaire Marie : elle accrut son inquiétude ; car cette personne , attendue avec tant d'empressement , pouvait être un époux , et l'idée que madame Miller allait former de nouveaux liens lui étaient pénible. Comme elle s'était habituée à posséder seule toute la tendresse de sa bienfaitrice , elle ne pouvait songer , sans le plus vif cha-

grin, que désormais elle n'occuperait que la seconde place dans son cœur.

Elle était dans ces dispositions, lorsqu'un matin elle fut réveillée par le bruit que fit un courrier. Aussitôt tout fut en mouvement dans le château; les domestiques allaient et venaient, l'intendant donnait partout ses ordres, et tout annonçait qu'elle allait enfin apprendre ce qu'on lui avait caché avec tant de soin.

A midi, un grand nombre de personnages de distinction étaient arrivés et réunis dans la salle d'audience du château. Les piqueurs étaient montés à cheval, et plusieurs valets de pied, en grande livrée, étaient à la grille du parc, lorsqu'on entendit le bruit d'un équipage. Marie, les yeux fixés sur la portière, en vit descendre un homme de cinquante ans environ, d'une figure froide et sévère, et comme les ser-

viteurs du château se mirent à crier : *Vive le baron de Miller !* elle pâlit et perdit un moment connaissance entre les bras de madame Derval.

Quand elle reprit l'usage de ses sens , elle vit auprès de madame Miller un jeune homme d'un maintien à la fois noble et modeste. Leurs caresses réciproques , la ressemblance de leurs traits , le souvenir d'une phrase de Krammer , qui , pour la première fois , vint s'offrir à sa pensée ; tout lui confirmait que madame Miller embrassait son fils. C'était en effet le jeune baron de Miller qui , après avoir voyagé en Europe , revenait à sa majorité , avec son gouverneur , pour reprendre les titres et le rang de son père. Oui , mon enfant , dit madame Miller à Marie , c'est mon fils , et si j'ai pu

me contraindre jusqu'à te cacher mon bonheur, c'est que je craignais que ma fille ne fût jalouse de mon fils.

CHAPITRE XXXI.

Le tombeau de l'Aveugle.

LORSQUE Marie était venue pour la première fois au château, le jeune Léopold (c'est le nom du fils de madame Miller), était encore à l'université à faire ses études, et, lorsqu'elle sortit de la ferme du père Franck, il venait de partir avec son gouverneur, pour visiter les différens peuples de l'Europe, et surtout la France, où les sciences et les arts

brillent de tant d'éclat. Il devait passer deux années à Paris, et son rang lui permettant d'y fréquenter la première société et de converser avec les hommes du plus grand mérite, il avait retiré les plus grands avantages de ce voyage. La littérature, les sciences mathématiques, l'histoire naturelle, les beaux-arts et les arts d'agrément, avaient tour-à-tour occupé ses loisirs, et, s'il n'avait point approfondi chacune de ces branches des connaissances humaines, il en avait au moins saisi les principales notions et s'était rendu compte de leurs applications les plus fréquentes.

Le gouverneur du jeune baron n'avait pas seulement cultivé son esprit, il avait aussi formé son cœur à la pratique des plus douces vertus. Il lui avait appris à faire un noble usage de sa fortune, et à tenir dans le monde la conduite la plus honorable et en même temps la plus sage.

Le jeune Miller savait allier cette confiance que l'on doit avoir dans les connaissances que l'on possède avec cette réserve et cette modestie qu'un jeune homme doit toujours conserver. Il savait aussi faire respecter son rang; mais c'était par son affabilité même, et par son extrême politesse envers ses inférieurs, qu'il commandait les hommages. Bon sans crédulité, sévère sans rigorisme, il ne commettait jamais d'injustices; il savait se faire aimer, et ne cherchait point à se faire craindre.

Si, après tant de qualités réelles et solides, les avantages passagers de la beauté peuvent être comptés pour quelque chose, nous ajouterons que Léopold, sans être grand, était du maintien le plus noble, et que ses traits auraient offert trop de régularité, s'ils n'avaient été mus par l'expression la plus heureuse.

Léopold connaissait parfaitement

l'histoire de son pays, et il avait étudié avec fruit celle des autres peuples: il possédait les poètes allemands, et lisait leurs productions avec une grâce inexprimable. Il avait reçu de la nature un organe enchanteur, et, lorsque les réunions nécessitées par son retour eurent cessé, il charma les loisirs de sa mère et de ses amis par des lectures intéressantes. Pendant que madame Miller et madame Derval travaillaient à quelque pièce de tapisserie destinée à l'appartement de Marie; tandis que celle-ci brodait pour sa mère ou pour sa bienfaitrice quelque objet de toilette, Léopold lisait un morceau de ses auteurs favoris ou même quelque nouvelle de sa composition. Alors Marie abandonnait son ouvrage, et, les yeux fixés sur celui qui parlait, elle était tout entière à son admiration. . . . Madame Derval et madame Miller regardaient leur fille et se mettaient à sourire.

Les soirées se passaient ainsi dans les charmes d'une vie paisible. Si Léopold racontait quelque événement des dernières campagnes, l'intérêt devenait plus direct, et s'il accompagnait ses récits de réflexions sur les désastres de la guerre, madame Derval songeait à son époux, Marie à son père et au vieil aveugle, et tous éprouvaient une sorte de mélancolie qui n'est point sans quelque douceur.

Les deux jeunes gens parlaient ensemble le français, et, soit que Léopold donnât quelque leçon de cette langue à Marie, ou soit qu'il unît ses efforts aux siens, pour apprendre l'allemand à madame Derval, il était toujours sûr d'être récompensé de ses peines par le plus aimable sourire.

Un jour de chaque semaine, Léopold montait à cheval, et, suivi d'un domestique de confiance, il partait de grand matin et ne revenait sou-

vent que fort tard. Marie, que ces excursions inquiétaient, sans qu'elle sût trop pourquoi, Marie eut la curiosité de l'interroger. Il éluda toutes ses questions et garda son secret. Nous allons voir que c'est à Marie à qui il l'aurait confié en dernier.

L'un de ces jours que Léopold passait ordinairement loin du château, il demanda à sa mère de vouloir bien l'accompagner, avec madame Derval et sa fille : on mit les chevaux à la voiture et l'on partit. Où allons-nous ? demanda Marie. Nous sommes sur la route de Brunn, lui répondit madame Miller, et c'est à pareil jour, ô mon enfant ! que le Ciel te remit entre mes mains. C'est donc aussi à pareil jour, reprit Marie, que j'ai perdu mon premier guide, ce bon soldat qui m'avait élevée. — Aujourd'hui même..... et madame Miller, plongée dans une profonde réflexion, cessa de parler.

On arriva au village où Marie avait été élevée vers onze heures du matin. L'église était tendue de noir ; notre jeune amie s'aperçut alors que sa mère, que sa bienfaitrice et qu'elle-même étaient vêtues de cette même couleur, et elle reconnut que ce choix n'avait pas été, comme elle l'avait cru d'abord, un effet du hasard. Elle devina le motif du voyage, et le cœur agité par les souvenirs de son enfance, elle entra dans l'église, pleine de recueillement : le prêtre venait d'arriver à l'autel, et sa prière recommandait au Dieu de miséricorde les âmes des morts. Marie, à genoux, les yeux baignés de larmes, implorait ce même Dieu pour le vieux soldat, et demandait à expier les fautes qu'il avait pu commettre. Le service achevé, elle sentit le besoin d'aller saluer la tombe du vieil aveugle, et se reprocha, devant ses amis, d'avoir attendu jusqu'à ce jour pour

visiter cette demeure de son premier ami. Léopold s'était attendu à cette demande, et ce fut lui qui guida Marie vers l'endroit du cimetière où le corps du soldat avait été déposé. Des cyprès environnaient un tertre de gazon, au-dessus duquel une pierre nouvellement posée présentait en relief tous les attributs de la guerre; sur l'une des faces de cette pierre tumulaire, on lisait : *A son premier appui, Marie reconnaissante*, et sur l'autre, la date de la mort du vieux soldat. Marie devina alors le motif des absences de Léopold, et, tournant vers lui ses yeux humides de larmes, elle s'efforça de lui sourire; puis, reportant ses regards sur la tombe, elle demanda de nouveau à Dieu de rendre heureux dans l'autre vie celui qui avait tant souffert dans celle-ci.

Quand la cause de nos plus violens chagrins s'est éloignée de nous, ce

n'est jamais sans une sorte de charme que nous remontons jusqu'à elle : elle a perdu toute sa vivacité, et la mélancolie qu'elle nous cause alors a plus de douceur que d'amertume. En perdant une personne qui nous est chère, nous sommes prêts à succomber à notre désespoir ; mais plus tard nous trouvons comme un plaisir dans le souvenir de sa perte, et nous nous nourrissons de notre douleur. Cette remarque vous expliquera comment il se fit que le voyage de Bruun au château fut assez gai : on était content de soi-même, on avait payé à la misère humaine le tribut qu'elle exige même de l'orgueil des plus heureux, et l'on cherchait, par les projets les plus agréables, à se rassurer contre les images sinistres. Ce fut alors, pour la première fois, que madame Miller dit à madame Derval : Je l'ai décidé, vous resterez en Allemagne.

CHAPITRE XXXII.

Promenade à la Ferme.

ON venait de servir le déjeuner ; c'est dans la journée une heure de réunion. Léopold s'y rendait exactement, et Marie, qui ne sortait jamais du château dans la matinée, ne pouvait manquer de s'y trouver.

Madame Miller, qui, sans doute, était dans le secret de son fils, feignit de le railler sur ses talens comme architecte : Je conviendrai avec toi, lui

dit-elle, que la pierre du tombeau que nous venons de visiter est fort bien taillée; que la coupe en est savante, et que les ornemens et l'inscription qu'elle porte sont sculptés avec beaucoup de goût, mais tu avoueras que la direction de ces travaux ne saurait motiver tant de jours d'absence; en quelques heures, on aurait ordonné toutes ces dispositions, et je suis encore à chercher ce qui pouvait te retenir si souvent loin de notre société. — Ma mère... — Te voilà fort embarrassé; tu vas m'alléguer l'insouciance ordinaire des ouvriers, la nécessité de surveiller leur travail; mais prends bien garde, car j'ai fait des questions et j'ai appris que tu n'étais paru que deux jours à Brunn; où donc as-tu passé tous ces jours où, disparaissant dès le matin, tu ne rentrais souvent que dans la nuit?

Marie prêtait beaucoup d'attention

à cet entretien, et on eût dit qu'elle avait un intérêt particulier à découvrir ce que Léopold avait fait loin du château.

Ma mère, reprit le jeune homme (auquel ces demandes n'étaient faites que pour lui donner l'occasion de répondre), ma mère, si vous le permettez, je vous prouverai aujourd'hui même que ces journées furent utilement employées, et que mes talens en architecture se sont élevés plus haut qu'un simple mausolée. Veuillez, ainsi que ces dames, monter en voiture, et me sacrifier une nouvelle journée, je vous assure que vous me pardonnerez toutes ces journées passées loin de vous.

On se rendit aussitôt à ses désirs, et le cocher monté sur son siège, on ne tarda point à traverser le parc. Où nous mènes-tu ? demandait madame Miller à son fils. — Chez le père Franck, répondit celui-ci. — Chez

le père Franck, reprit Marie; cette journée sera encore une journée de bonheur.

Le voyage ne fut pas long, et bientôt on arriva à la ferme. La barrière était neuve et peinte en vert; Marie ne la reconnaissait plus, mais elle se rappela que, lors de l'incendie, elle avait été brisée, et ne fut point surprise de ce changement.

Louise, le père Franck et Mathieu étaient arrivés au bruit de l'équipage, et ils reçurent nos voyageurs à la barrière de leur ferme. Mathieu avait les bras nus et une bêche à la main; cette preuve de son retour aux travaux champêtres ne fut point perdue pour Marie; elle s'en aperçut et regarda Louise, qui, par un regard expressif, lui confirma son bonheur.

Marie n'eut pas plus tôt fait quelques pas dans la cour de la ferme, que, frappée du spectacle le plus

agréable pour son cœur, elle se retourna vers Léopold, en s'écriant : Ah ! Monsieur, que je vous remercie ; puis elle se jeta dans les bras de madame Miller, lui disant : Madame, vous étiez dans le secret, comment reconnaître tant de bontés ?...

Ce que Marie aperçut, vous le devinerez aisément, quand je vous dirai que les fermiers embrassaient les genoux de madame Miller, et l'appelaient *leur ange tutélaire*. En effet, c'était au nom de sa mère que Léopold avait fait rebâtir la ferme et les bâtimens qui en dépendaient, et qui tous avaient été plus ou moins endommagés par l'incendie. Le jardin même avait été entouré de nouvelles palissades et d'un treillage exécuté avec le plus grand soin, et l'habitation de ces bonnes gens ressemblait moins à la demeure d'un fermier qu'à la maison d'un riche propriétaire qui fait lui-même valoir ses terres.

Léopold ne put cacher sa joie, lorsque sa mère lui dit : Maintenant, monsieur l'architecte, je trouverai, au contraire, que vous avez employé bien peu de temps pour d'aussi grands travaux. Le père Franck proposa à ses hôtes de leur faire visiter, avec plus de détails, ce qu'il appelait son palais, tandis que Louise préparait un dîner.

La ferme était construite en briques, et couverte en tuiles disposées selon la mode italienne. On reconnaissait déjà que celui qui avait dirigé les travaux avait voyagé, et qu'il avait profité de ses observations. Un rez-de-chaussée, un premier étage, et un petit grenier où l'on pouvait déposer des grains, étaient aussi bien distribués que l'espace l'avait permis. La cuisine, vaste et bien éclairée, communiquait avec la salle qui, occupée par de nombreux buffets, présentait un pan de muraille où Léopold avait

essayé de peindre à fresque : il avait complètement réussi dans ce travail difficile ; et jamais Marie, Louise et le père Franck n'auraient pu avoir leurs portraits plus ressemblans que dans la scène qu'il avait rendue. Marie, tenant à la main la seconde lettre de madame Miller, était conduite, par ses amis, vers la barrière de la ferme, où l'attendait l'intendant du château. Mon père et moi, dit Louise, nous avons posé quelques heures au plus pour ce tableau... — Et ma fille ? demanda madame Derval. Léopold rougit et réclama l'indulgence, n'ayant pu rendre les traits de Marie que de mémoire. Sa mémoire, au reste, avait été fidèle.

Vous n'avez pas encore tout vu, dit le père Franck ; et il les conduisit dans deux pavillons qui, placés de chaque côté de la maison, en formaient comme les aîles : dans l'un était la laiterie, et, par une heureuse combi-

naison, les murs, entièrement recouverts en marbre, devaient y entretenir une continuelle fraîcheur. Des dalles, creusées et disposées avec art, offraient un lit à une eau limpide et courante, qui de là allait se perdre dans le jardin. Allons, Mathieu, dit le fermier à son gendre, conduis-nous chez toi. Mathieu, plein de joie, à cette proposition, guida la société vers l'autre pavillon : il en ouvrit la porte, qui était fermée avec soin, et dont le père Franck portait la clef sur lui. Il fit voir, avec une complaisance encore un peu vaine, tous les objets que renfermait ce cabinet : c'était une bibliothèque de chêne poli, sur les rayons de laquelle étaient des livres de sciences et de littérature. Des cartes géographiques tapissaient les murs et plusieurs modèles d'instrumens aratoires rappelaient que ce lieu était le cabinet d'étude d'un cultivateur. Quand on s'approchait de la biblio-

thèque, on remarquait que la plupart des ouvrages avaient un but utile : c'étaient un *Parfait jardinier*, la *Maison rustique*, les traductions du poëme des *Jardins* et de *l'Homme des champs*; un *Linneé*, un *Buffon*, un *Gessner*; tous ouvrages enfin, qui, rappelant au lecteur les beautés de la nature, devaient l'attacher à celle de toutes les conditions humaines où l'on jouit davantage de son étude et de l'aspect toujours attrayant de ses riches tableaux. Cependant, le père Franck ne laissait entrer Mathieu dans cet endroit que les jours consacrés au repos, et le soir, après les travaux de la journée.

Louise annonça que le déjeuner était servi : on trouva dans la salle quelques viandes froides, différens fromages, et des fruits de la plus grande beauté. Louise fit les honneurs de sa table avec une grâce pleine de franchise, et son père sut adroitement

mêler à ses discours des remercîmens pour tous les bienfaits de madame Miller. Si le feu du ciel n'était point tombé sur notre ferme, la veuve que nous avions secourue n'aurait peut-être jamais trouvé l'occasion de nous prouver sa reconnaissance, et le village aurait ignoré si elle était digne de son bonheur; Mathieu n'aurait pas de bibliothèque, et serait encore tenté de nous quitter pour aller chercher des livres à la ville; enfin, aujourd'hui, nous n'aurions pas l'honneur de recevoir nos maîtres à notre table; j'ai donc raison de dire *que ce que Dieu fait est bien fait.*

Le repas fini, on remonta en voiture, et, de retour au château, on parla long-temps encore de l'accueil que l'on avait reçu des fermiers. Tout le monde convint que les riches emploieraient une part de leur fortune à faire des heureux, s'ils savaient combien l'on y trouve de jouissances,

CHAPITRE XXXIII.

On restera en Allemagne.

DANS l'une de ces soirées où toute la famille était réunie au château, le gouverneur de Léopold lui demanda comment il avait fait pour guérir Mathieu de ses idées d'ambition, et le rappeler à son état, à ses occupations ordinaires? J'ai suivi, mon cher maître, lui répondit Léopold, la méthode que vous avez toujours employée pour moi : j'ai mis en pratique

vos leçons, et j'ai cru que le premier, le plus puissant moyen pour guérir Mathieu, était de flatter la maladie dont il était tourmenté; il ne faut point heurter les passions, il faut entrer en arrangement avec elles. J'ai commencé par approuver le fermier des ses prétentions à la science : l'homme qui rend la terre féconde, lui ai-je dit, l'homme qui nourrit ses semblables, étant le premier sur ce globe, doit être plus instruit que les autres hommes ; mais il me semble que toutes ses études doivent avoir pour but ses nobles travaux. A quoi lui servirait de s'occuper des grâces du style, de calculer les vains rapports de quelques mots, et l'arrangement des phrases? Sa lampe doit veiller pour des recherches plus utiles. Il lui faut apprendre comment la terre est féconde, et quels moyens les hommes ont découverts pour combattre sa stérilité. Vous vivez au milieu des ani-

maux les plus utiles à l'homme; il faut bien connaître leurs mœurs et leurs habitudes, afin de les élever avec plus de succès. L'histoire naturelle doit être le premier livre que vous ouvrirez; les végétaux réclament aussi vos soins, et la botanique doit vous être familière.

Mathieu m'écoutait avec une satisfaction qui se peignait dans tous ses traits. Je fis venir d'abord les livres dont je venais de lui signaler l'usage, et lui donnant moi-même les premières leçons, je lui montrai comment il faut étudier pour que l'étude ait des charmes. J'avais déjà beaucoup fait, puisque mon élève ne devait plus acquérir de connaissances que celles qui lui rendraient l'habitation des champs agréable, et qui l'attacheraient à son état. J'allai plus loin encore, je lui fis envisager que la théorie n'est rien auprès de la pratique, et que c'est aux champs, bien plus encore que dans

les livres qu'il faut épier les secrets de la nature, et j'ai obtenu peu à peu que Mathieu n'entrerait dans sa bibliothèque que les jours de fête et le soir à la fin de sa journée.

Mad. Derval. — Si jeune encore, M. de Miller, vous avez déjà une connaissance parfaite du cœur humain, et votre bonté est égale à votre science.

Léopold. — C'est à mon gouverneur que je dois le peu que je vauz, madame, et c'est à lui que doivent s'adresser vos éloges.

Mad. Derval. — De la modestie ; ah ! madame Miller ! ah ! monsieur ! C'est ici le séjour de toutes les vertus ; heureux qui pourrait y passer sa vie !

Mad. Miller. — Puissiez-vous , ô ma digne amie, être bien pénétrée de ce que vous venez de dire, et , quand rien ne s'oppose à ce que vous vous fixiez en Allemagne , puissiez-vous

nous aimer assez pour y rester !

Mad. Derval. — Je le voudrais ; mais, à mon âge, changer toutes ses habitudes.....

Mad. Miller. — Nous prendrons les vôtres.

Mad. Derval. — J'ai des amis en France....

Léopold. — En manquez-vous ici ?

Mad. Derval. — Il faudrait renoncer à les voir ; ne plus apprendre le leurs nouvelles que par une correspondance d'abord active, mais qui bientôt se rallentirait, et, comme il arrive toujours, finirait par cesser...

Mad. Miller. — Ces amis vous seraient-ils donc plus chers que nous ? Ici tout s'efforcera de vous plaire ; et parmi vos amies quelle place assignerez-vous à celle qui a élevé Marie, qui vous a rendu votre fille ?

Mad. Derval. — Ah ! la première,

sans doute; mais je ne saurais habiter, seule avec ma fille, dans un pays jusqu'ici étranger pour moi...

Marie. — Oh ! maman , tu la comprends mal : c'est ici, c'est à Vienne , mais c'est avec elle que mon amie t'offre d'habiter. Elle ne voudrait pas se séparer de toi , elle sait trop combien sa Marie aurait à regretter s'il lui fallait vivre sans elle ou sans toi ; mon cœur a besoin de vous voir à jamais réunies.

Mad. Miller et Léopold ensemble. — Vous l'entendez , madame ; elle a trouvé la prière irrésistible ! Cédez à ses désirs , cédez à notre amitié...

Mad. Derval. — Mes amis , mes vrais amis , l'offre que vous me faites est par trop séduisante ; non , je ne puis... je ne saurais...

Marie. — Regarde-les , ma mère , comme ils te prient , avec quelle inquiétude ils attendent ta réponse...

Mad. Derval. — Votre situation dans le monde vous oblige à des devoirs que ma présence pourrait gêner, et ma fortune si peu considérable ne me permet pas...

Léopold. — Ah ! madame , de quel obstacle parlez-vous là : vous ne connaissez donc pas encore ma mère ?...

Pressée par leurs prières , ne trouvant aucun refuge dans sa résistance , madame Derval finit par céder , et Marie, tenant dans ses bras ces deux femmes si dignes de s'aimer et de vivre ensemble , les rapprochait en passant sa tête si jolie entre les leurs, et mêlait ses caresses à leurs embrassemens ; tandis que Léopold, dans l'excès de sa joie, frappait des mains, et laissait échapper des exclamations sans ordre et sans suite , qui exprimaient son bonheur.

Il fut convenu que madame Derval et Marie habiteraient le château , et qu'elles écriraient en France, afin que

le président, leur parent, réalisât leur fortune : deux mois après, toutes ses dispositions avaient été faites.

CHAPITRE XXXIV.

Conclusion.

PLUSIEURS mois s'étaient écoulés depuis la décision prise par madame Derval d'habiter en Allemagne, et déjà, en mille circonstances, elle avait pu s'assurer du cœur de ses amis : elle avait acquis la douce conviction que sa vie entière serait une longue suite de jours heureux, et que l'amitié de madame Miller, bien différente de ce goût passager qui décide

en France de quelques liaisons presque aussitôt rompues que projetées, serait durable autant que solide; elle avait dans le château les mêmes droits que son amie, et les domestiques, par leurs respects et leurs égards, lui prouvaient encore toute l'estime que la baronne faisait de son amitié. C'est dans le regard du valet qu'il faut apprécier la faveur dont nous honore le maître.

Léopold, à sa majorité, avait reçu le titre de baron; il allait partir pour la cour, où le rang le plus éminent l'attendait.

Madame Miller n'était pas sans inquiétude sur les dispositions de son fils; elle n'était pas, d'ailleurs, sans s'apercevoir du soin extrême avec lequel il recherchait la société de Marie, du plaisir qu'il paraissait éprouver quand il pouvait lui être agréable en quelque chose, et il était aisé de deviner qu'il n'aurait point refusé les

liens du mariage , s'ils avaient dû le rapprocher de madame Derval.

Plusieurs fois cette bonne mère essaya d'obtenir , sans le demander , un aveu que Léopold évitait toujours de lui faire. Madame Miller n'ignorait pas qu'une alliance avec l'une des premières familles d'Allemagne devait rehausser l'éclat de sa maison , et assurer à son fils un chemin vers les honneurs , toujours plus facile , s'il n'était d'ailleurs plus brillant. Elle ne voulait donc point lui proposer Marie pour épouse , et , s'il ne l'aimait pas , lui donner , la première , l'idée de cette union ; mais , d'un autre côté , elle n'était pas assez glorieuse de son rang pour lui sacrifier le bonheur de son fils , et , au fond de son cœur , elle trouvait quelque désir de pouvoir appeler Marie du nom de fille avec les mêmes droits que madame Derval. Léopold n'avait qu'à dire un seul mot , qu'à exprimer le moindre désir , et

cette bonne mère aurait été lui chercher elle-même l'épouse de son choix. Sa seule crainte, enfin, était que son fils parût à la cour avant son hymen, et qu'il se décidât pour sa sœur d'adoption, lorsque des familles du plus haut rang se seraient flattées de son alliance. L'amour-propre offensé pouvait alors causer les plus grands malheurs, susciter les inimitiés les plus dangereuses, et c'est là ce qu'il fallait prévoir, ce qu'il fallait empêcher.

Un soir que madame Derval, subitement indisposée, s'était retirée dans son appartement, suivie de sa fille, madame Miller, restée seule avec Léopold, tenta une dernière fois de lui arracher son secret. Elle se plaignit du chagrin qu'elle allait éprouver lorsque Marie la quitterait.

Léopold. — Que dites-vous ? ma mère, ces dames auraient-elles changé

d'avis et voudraient-elles quitter le château?

Mad. Miller. — Non , mon cher Léopold , mais voici bientôt le moment où Marie doit songer à s'établir ; elle quittera sa mère , elle me quittera moi-même pour suivre son époux.

Léopold. — Marie est encore jeune , ma mère , et vous vous alarmez trop tôt!....

Mad. Miller. — Si je te disais que madame Derval a déjà fait un choix...

Léopold. — Un choix !.... ah ! ma mère , que je suis malheureux!...

Ce peu de mots prononcés d'une voix déchirante suffirent pour éclairer madame Miller. Elle ne put supporter le désespoir de son fils , et lui avoua que madame Derval n'avait point encore songé à marier sa fille , et que cette supposition n'était qu'une

ruse suggérée par la sollicitude maternelle. Elle ajouta qu'elle donnait les mains à leur union ; mais elle lui fit sentir combien il importait qu'elle eût lieu avant sa présentation à la cour. Léopold riait et pleurait comme un enfant , il embrassait sa mère , il appelait Marie , il remerciait Dieu de son bonheur... Cette nuit s'écoula pour lui sans sommeil et de la manière la plus délicieuse ; car elle fut employée aux plus doux projets.

A peine le jour était-il de retour , que madame Derval , se trouvant beaucoup mieux , vint pour rassurer ses amis sur sa santé , et se réjouir avec eux de la prompte disparition des symptômes qui l'avaient effrayée. Elle ne trouva au salon que Léopold , qui , sans perdre de temps , lui demanda aussitôt la main de sa fille.

Ce que je vais vous dire , madame , est approuvé par ma mère , et si votre consentement s'unit au sien , je serai

le plus heureux des hommes. Il faut que je me présente avec quelque consistance dans le monde où je vais paraître, et, si je veux obtenir la considération que l'on refuserait à ma jeunesse, il faut que je m'y présente marié. En faisant un choix, je dois calculer l'intérêt de ma famille; je ne puis prendre pour épouse qu'une femme digne de porter le nom des Miller, digne de perpétuer une race que l'Allemagne a jusqu'ici daigné honorer, et, comme je ne sais rien de plus capable d'imposer aux hommes que la beauté jointe à la vertu, je vous demande la main de la belle et vertueuse Marie.

Mad. Derval. — Vous me voyez confuse, monsieur, de l'honneur que vous voulez faire à la fille du colonel Derval; mais avez-vous bien réfléchi aux partis avantageux qui vont s'offrir à vous de toutes parts, et êtes-vous bien sûr de ne pas regarder un jour

comme un sacrifice une union que votre délicatesse vous fait solliciter aujourd'hui comme une faveur?

Léopold. — Madame, j'aime votre fille; et, si j'avais le bonheur d'être aimé d'elle, je ne concevrais plus d'autre existence, et ne pourrais, à aucune époque, éprouver le moindre regret; de grâce, répondez-moi...

Madame Derval lui promit qu'elle en parlerait à sa fille. Marie lui répondit : Dites-lui bien, ô ma mère, que ce n'est ni sa fortune ni son rang qui m'ont éblouie, mais que c'est lui seul que j'aime, que je l'aimerais, fût-il même privé des avantages brillans qui l'environnent : Léopold a toujours chéri sa mère, et il ne peut que me rendre heureuse.

Quand madame Miller arriva, elle trouva tout le monde d'accord, et, prenant la main de Marie, qui rougissait, et dont les yeux laissaient couler de douces larmes, elle l'unit à celle

de son fils , en demandant au ciel qu'ils soient heureux.

L'aménité de la jeune baronne de Miller , et cette grâce qui tempérerait l'éclat de sa beauté , lui concilièrent tous les cœurs. Dans l'un des bals qui furent donnés à Vienne à l'occasion de son mariage , elle imagina de se faire accompagner du digne prêtre qui leur avait donné la bénédiction nuptiale, et elle quêta pour les aveugles du canton de Brunn. Cette pensée de bienfaisance , au sein des plaisirs , ce retour au souvenir humble de ses premières années , au milieu de tant de grandeurs, la rendirent pour la cour et pour Vienne un objet d'admiration; et, comme on n'avait fait aucun mystère de son histoire , l'aumône fut abondante et beaucoup d'infortunés furent soulagés.

Madame Miller et madame Derval resserrèrent ainsi les nœuds d'une amitié durable, et, heureuses du bon-

heur de leurs enfans, elle ne racontèrent à aucun étranger l'histoire de Marie qu'il ne s'écriât avec attendrissement : CE QUE DIEU FAIT EST BIEN FAIT.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Aux Parens et aux Instituteurs. . .	j
PRÉFACE.	v
CHAP. I ^{er} . Le dimanche de l'Aveugle. Premières années de Marie.	11
CHAP. II. L'Aveugle est blessé. — Marie trouve une protec- trice.	18
CHAP. III. Mort de l'Aveugle. — Pre- mière leçon que reçoit Marie.	23
CHAP. IV. Madame Miller adopte Ma- rie et l'envoie chez l'un de ses fermiers.	32

CHAP. V. Marie part seule et comme abandonnée	36
CHAP. VI. Elle rencontre une jeune allemande avec laquelle elle fait route	45
CHAP. VII. Marie suit sa conductrice, qui arrive dans la maison paternelle	53
CHAP. VIII. De l'Education de Marie.	64
CHAP. IX. Marie commet plusieurs fautes et elle en est punie. .	74
CHAP. X. Histoire de Lisbeth	79
CHAP. XI. Suite de l'histoire de Lisbeth	85
CHAP. XII. Fin de l'histoire de Lis- beth	92
CHAP. XIII. Marie acquiert tous les jours de nouvelles qualités, et se fait aimer des gens de la ferme.	99
CHAP. XIV. Histoire de Francisque.	106
CHAP. XV. Marie reçoit une lettre de madame Miller.	112

CHAP. XVI. Marie chez le maître d'école ; elle se conduit mal envers ses camarades.—Belle action de Marie.	120
CHAP. XVII. Noce à la ferme. — Bienfaisance du fermier.	128
CHAP. XVIII. De Dieu.	134
CHAP. XIX. De l'homme	141
CHAP. XX. Marie reçoit une seconde lettre de madame Miller.	148
CHAP. XXI. Fête de madame Miller ; présent que reçoit Marie.	152
CHAP. XXII. Séjour à Vienne.	158
CHAP. XXIII. Le Hussard autrichien.	167
CHAP. XXIV. Leçons de français.— Marie fait le bien pour le mal.	175
CHAP. XXV. Le Hussard remplit la promesse qu'il avait faite à Marie.	187
CHAP. XXVI. Entretien de Marie et de madame Derval.	192

CHAP. XXVII. Troisième lettre de madame Miller.	197
CHAP. XXVIII. Marie retrouve sa mère.	205
CHAP. XXIX. Retour en Allemagne, — Incendie de la ferme du père Franck.	216
CHAP. XXX. Madame Miller a un fils.	226
CHAP. XXXI. Le tombeau de l'Aveu- gle.	236
CHAP. XXXII. Promenade à la ferme.	245
CHAP. XXXIII. On restera en Alle- magne.	255
CHAP. XXXIV. Conclusion.	263

FIN DE LA TABLE.



